

Dossiers lord Byron

N°11

Percy et Mary Shelley



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Byron et Shelley à Pise : trois témoignages

Anonyme : “Dialogue entre Byron et Shelley à propos du caractère d’Hamlet” (extrait) (p. 34)

Thomas Medwin : *Vie de Percy Bysshe Shelley* (extrait) (p. 37)

Edward J. Trelawny : *Souvenirs des derniers jours de Shelley et Byron* (extrait) (p. 40)

Byron dans les poèmes de Shelley :

“Fragment à Byron” (p. 44)

“Sonnet à Byron” (p. 44)

Hommage : W.D.B. : “La crémation de Shelley, sur la côte de Toscane” (p. 45)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°11, juin 2015.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Ce numéro est dédié à la mémoire de Peter Cochran, éminent spécialiste de Byron, qui me fit l'amitié de publier mon premier article dans la Newtsead Byron Society Review, qui m'apporta son aide précieuse bien des fois, et à qui j'eus parfois le plaisir et l'honneur d'apporter la mienne.

Premier lecteur de tous les numéros des Dossiers lord Byron, il contribua à en faire une revue exigeante par l'acuité de ses remarques et son goût pour la précision. Il fut notamment d'un grand secours pour le n°10 qui, à tous points de vue, n'aurait pas existé sans lui. Le fait qu'en retour cette revue ait pu lui être utile pour certains de ses écrits fut pour moi la plus belle des récompenses. Mes pensées vont à sa famille et à ses amis.

D.P.

Note éditoriale

L'amitié qui unit Byron à Shelley a fait l'objet d'innombrables ouvrages historiques et critiques. Il ne se passe guère de décennie sans qu'il ne se publie un ou deux livres sur ce sujet. Presque tous néanmoins tendent à minimiser le rôle de Mary Shelley dans cette amitié ; nous avons essayé de rendre à celle qui ne fut pas simplement « la femme de Shelley » la place qui lui revenait, place qui mériterait un ouvrage à part entière. Comme nous l'avions fait pour le Dossier n°1, nous avons essayé de restituer au mieux le quotidien de cette double amitié, à travers des extraits de lettres et des exemples de conversations. Les personnes concernées ici étant avant tout des écrivains, une grande place a été faite aux œuvres littéraires nées de leur rencontre.

Parmi les documents proposés dans ce numéro figurent plusieurs raretés, et notamment le récit méconnu d'un échange entre Shelley et Byron au sujet d'Hamlet, qui n'avait été traduit qu'une fois il y a plus de quarante ans dans une revue universitaire suisse, ainsi que le poème d'un inconnu évoquant la cérémonie funèbre au cours de laquelle fut brûlé le corps de Shelley.

Un grand merci aux éditions du Lombard.

Illustrations

Couverture : "Shelley's monument" ; *Harper's New monthly magazine*, vol. 38, n°226, mars 1869 ; p. 452.

P. 5 : [Mary Shelley] ; origine inconnue. Collection privée.

P. 7 : "Percy Bysshe Shelley" ; origine inconnue. Collection D. P.

P. 8 : "Diodati : the residence of Lord Byron" ; *Finden's landscape illustrations to Mr Murray's first complete and uniform edition of the life and works of Lord Byron* ; Murray, Londres, 1833 ; part 14.

P. 9 : [Une journée à la villa Diodati] ; Daniel Casanave et David Vandermeulen : *Shelley : la vie amoureuse de l'auteur de Frankenstein* (seconde édition complète) ; "Romantica", Le Lombard, Bruxelles, 2014 ; p. 207. Reproduit avec l'autorisation des éditeurs.

P. 12 : [Shelley : lettre du 17 sept. 1820 à Byron] ; *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet* ; Charavay, Paris, 1887 ; p. 429.

P. 14 : "An island in the Venetian lagoon" ; W. H. Davenport Adams : *The Queen of Adriatic ; or Venice past and present* ; Nelson & sons, Londres, 1869 ; p. 33.

P. 25 : "Tomb of the poet Shelley, in the Protestant cemetery at Rome" ; *Shelley memorials : from authentic sources* ; Smith, Elder & co., Londres, 1859 ; frontispice.

P. 29 : "Mary Wollstonecraft Shelley" ; *Harper's New monthly magazine*, vol. 38, n°226, mars 1869 ; p. 455.

P. 44 : [Percy Shelley] ; *The Poetical works of Percy Bysshe Shelley* ; Moxon, son & co., Londres, 1870 ; t. 1, frontispice.

Introduction : De constants compagnons

Pour ce qui est de l'amitié, c'est un penchant pour lequel mon génie est très limité. Je ne sache pas d'être humain *mâle*, excepté lord Clare, mon ami d'enfance, pour qui j'éprouve quelque chose qui mérite ce nom. Toutes les autres sont pour moi des amitiés mondaines. Je ne l'ai pas même éprouvé pour Shelley, malgré l'estime et l'admiration que j'avais pour lui ; et vous voyez que même la vanité ne saurait me corrompre, puisque, entre tous, Shelley était celui qui appréciait le plus mes talents — et peut-être mon caractère. ⁽¹⁾

Tel était le regard que Byron, mêlant franchise et pudeur, portait sur ses liens avec Shelley, quelques mois après la mort de ce dernier, s'adressant à sa veuve Mary. Pourtant, comment qualifier les relations que Byron eut avec Shelley, et celles qu'il eut avec Mary, autrement que le mot d'amitié ? Elles témoignent de suffisamment de marques de confiance et d'entraide, de preuves d'un intense dialogue intellectuel, jusqu'à rendre leurs trois existence quasi-indissociables. Comment pourrait-on en effet parler de l'œuvre de Shelley sans mentionner au moins l'influence formelle de Byron, et à l'inverse traiter de celle de Byron en oubliant que Shelley eut la primeur de nombreux poèmes, sur lesquels il exprima son opinion, ou encore que Mary joua un rôle non négligeable en se chargeant de copier les brouillons de Byron ? N'est-ce pas directement à une idée de Byron que Mary Shelley dut sa notoriété de romancière ? Et la mort de Shelley ne fut-elle pas pour beaucoup dans la décision de Byron d'aller combattre en Grèce ?

Ce sont quelques-unes des questions auxquelles l'historien doit répondre, sans oublier que ces questions eurent toujours pour origine des faits du quotidiens, parfois de l'ordre de l'intime, souvent d'une apparence banale ; que les incidences littéraires sont avant tout l'expression de problématiques humaines, ici celles de trois passionnantes personnalités.

1. « Comme il est doux ! comme il est aimable ! » (Londres, avril 1816)

Contrairement à une idée répandue, l'histoire de l'amitié entre les Shelley et Byron ne commença pas en Suisse, mais en Angleterre. Les premières rencontres eurent lieu dès mars-avril 1816, mais l'attraction du trio Percy Shelley-Mary Shelley-Claire Clairmont pour le célèbre poète remontait bien plus avant. On peut dire que tout fut tenté pour forcer le destin.

Avant même que ce trio ne fût réuni, chacun de ses membres nourrissait une grande admiration pour celui qui s'était affirmé comme le plus célèbre poète de son pays. Nous savons que Shelley inséra plusieurs imitations du quatrième recueil de Byron *Poèmes originaux et traduits* dans son roman gothique *St Irvyne ou le Rosicrucien* (1811) ; nous savons également par un ancien camarade qu'il se montra « tout à fait enchanté » à la lecture de *Bardes anglais et critiques écossais* en mars 1811 ⁽²⁾. Il y avait alors peu de chance que, de son côté, Byron ait entendu parler de Shelley puisque, à l'exception de son premier roman gothique *Zastrozzi*, signé P.B.S., ce dernier n'avait encore rien publié sous son nom. Son premier véritable fait d'arme fut la distribution du pamphlet *La Nécessité de l'athéisme* en février 1811, qui lui valut d'être expulsé de l'université d'Oxford le mois suivant, mais il ne semble pas que ce scandale soit parvenu jusqu'à Byron. Il eût été spécialement instructif de connaître son opinion à ce sujet, lui qui, sans jamais tomber dans l'athéisme, prit plus souvent l'attitude d'un sceptique que d'un croyant. Cela d'autant plus qu'il n'hésitait pas alors à revendiquer publiquement ses convictions radicales. Il est intéressant de remarquer que deux mois avant son second discours à la Chambre des lords, le 21 avril 1812, discours dans lequel il dénonçait l'oppression anglaise en Irlande, Shelley s'adressait aux Irlandais en des termes très proches au Fishamble street theatre de Dublin, le 28 février ; son *Adresse au peuple irlandais*, publiée quelques jours plus tôt, fut la première publication signée de son nom.

D'après Thomas Moore, c'est en 1813 que Shelley tenta un premier contact, en envoyant à Byron un exemplaire de *La Reine Mab*, « joignant une lettre, dans laquelle, après avoir récapitulé toutes les accusations portées contre le caractère du jeune pair, il déclarait que, si elles étaient fausses, il se trouverait honoré de faire sa connaissance. » Toujours d'après Moore, « le livre seul parvint à sa destination [...] » ⁽³⁾. Cet envoi n'a jamais pu être certifié, mais une lettre de Claire Clairmont à Byron semblerait le confirmer, sans doute à une date ultérieure (voir ci-après). Nous savons par ailleurs que

Shelley n'hésitait pas à contacter des écrivains dont il n'avait pas encore fait la connaissance, commençant chaque fois en les priant d'excuser son audace, avant de leur prodiguer moult louanges ; en moins d'un an, il écrivit ainsi à Leigh Hunt le 2 mars 1811, à la poétesse Janetta Philipps le 16 mai 1811, ou à William Godwin le 3 jan 1812. Cette audace s'avéra plutôt payante, et même parfois décisive, puisque Hunt et Godwin jouèrent, de façon différente, un rôle capitale dans le destin de Shelley.

Si l'envoi de *La Reine Mab* en 1813 est douteux, il est certain en revanche que Shelley offrit à Byron la copie d'un de ses poèmes l'année suivante. Pas de longue missive cette fois-ci, mais une simple note : « M. Shelley prie lord Byron d'accepter le poème ci-joint. », datée du 2 juin 1814⁽⁴⁾. Le poème en question ayant disparu, nous ne pouvons qu'avancer des possibilités. Charles Robinson, qui découvrit et publia cette note, pense qu'il ne pouvait s'agir d'une pièce trop intime, mais plutôt de vers à teneur philosophique ou politique, et il penche pour "Sentiments d'un Républicain sur la chute de Bonaparte", qui pourrait faire écho à l'"Ode à Napoléon Buonaparte" publiée le 16 avril 1814. Mais ces "Sentiments" n'ont pas les nuances de regret et d'admiration de l'ode de Byron, et ce dernier aurait pu prendre cet envoi pour une déclaration d'hostilité. Il serait plus logique de penser que Shelley ait voulu se rapprocher de son aîné, ou même le flatter, en lui envoyant un poème exprimant des sentiments identiques, ou témoignant, à travers les marques d'une influence, de son admiration pour lui. Le poème simplement intitulé "Stances" ("Stanzas" [« Away ! the moor is dark beneath the moon »]), daté d'avril 1814, qui rappelle fortement le poème éponyme de Byron ("Stanzas" [« Away, away, ye notes of woe ! »]), publié avec les deux premiers Chants du *Pèlerinage du chevalier Harold*, correspondrait assez bien à ce profil ; on y retrouve une même utilisation de l'exclamation *away !*, mais surtout une même évocation d'une voix chère à présent disparue, une même méditation sur le silence et la mort. Il ne s'agit là bien sûr que d'une hypothèse parmi d'autres.

Cet envoi à Byron pose d'autres questions. En juin 1814, Shelley passa la plupart de son temps à Londres à chercher de l'argent pour lui-même ou pour le libraire et écrivain William Godwin. Début mai, il avait fait la connaissance de sa fille Mary, dont il tomba rapidement amoureux bien qu'il fût déjà marié à Harriet Westbrook ; il dînait alors fréquemment chez les Godwin (tous les soirs du 19 au 29 juin). Le 26 juin, Mary lui déclara sa flamme, et le lendemain les deux amants avouèrent leur amour à Godwin, qui fit tout au cours des semaines suivantes pour empêcher cette union. Le 28 juillet, Shelley et Mary, bientôt rejoints par Claire, décidèrent de fuir sur le continent ; ils y restèrent jusqu'au 13 septembre. Il est étrange que Shelley ait choisi ce moment mouvementé de sa vie pour contacter Byron ; il n'est pas impossible que ce soit, à l'inverse, ce moment clé qui l'ait décidé, que Mary l'ait incité à contacter Byron, ou qu'elle lui ait indirectement donné confiance. Cette hypothèse est notamment confirmée par ces phrases écrites par Shelley lui-même dans le journal de Mary, le 3 août 1814 :

Mary m'a lu quelques passages des poèmes de lord Byron. Je n'avais jamais encore mesuré à quel point nos propres sentiments projettent leurs couleurs sur les plus vives descriptions des autres esprits.⁽⁵⁾

Néanmoins, quelle qu'ait pu être l'influence de Mary, ce ne fut pas elle qui joua le rôle décisif dans l'histoire commune des Shelley et de Byron, mais Claire Clairmont.

Claire (de son vrai nom Mary Jane) n'était pas, comme on le lit trop souvent encore, la demi-sœur de Mary, mais sa belle-sœur, la fille que la seconde épouse de Godwin avait eue avec son premier mari. Comme l'aurait dit bien plus tard Byron à lady Blessington, « Mme Shelley est très intelligente, et en vérité c'eût été difficile pour elle de ne pas l'être ; la fille de Mary Wollstonecraft et de Godwin, et la femme de Shelley, ne saurait être une personne banale. »⁽⁶⁾ Claire, elle, n'avait pas l'honneur d'avoir deux parents prestigieux, mais elle entendait bien compenser cette différence. D'humeur fantasque et rebelle, elle n'avait pas hésité à accompagner Shelley et Mary dans leur fugue sur le continent et il ne fait guère de doute que c'est en étant témoin au quotidien de la liaison de sa belle-sœur avec un poète qu'elle conçut le projet de vivre elle aussi une histoire avec un poète, si possible plus illustre encore. Cette idée mit un certain temps à mûrir, puisqu'elle ne passa à l'offensive qu'au printemps 1816, alors qu'elle n'avait pas encore dix-huit ans.

Il n'est pas nécessaire de retracer ici l'évolution détaillée de cette liaison, mais il est utile pour comprendre la suite de l'histoire commune des Shelley et de Byron de souligner la place centrale de Claire Clairmont dans cette amitié. Après avoir insisté auprès du poète pour obtenir des conseils sur la carrière littéraire, Claire parvint, sans doute dans la première quinzaine d'avril 1816 à entamer une liaison avec Byron, liaison dont naîtra le 12 janvier 1817 Allegra. Nous savons qu'au cours de ses visites chez Byron, Claire lui parla de ses proches : de Godwin et de sa fille Mary, mais aussi de

Shelley. Elle lui montra probablement des lettres de Shelley, et lui communiqua certains de ses poèmes, comme en témoigne ce passage d'une lettre non datée :

Le « Démon du monde » est extrait du poème intitulé « La Reine Mab ». Ce dernier fut composé au jeune âge de vingt ans ; quoiqu'il témoigne de marques de génie, le style manque cependant tellement de poésie & de façonnage que je n'ai jamais pu l'admirer. Shelley a maintenant vingt-trois ans & intéressée comme je le suis par tout ce qu'il fait, c'est avec le plus grand plaisir que je reçois votre approbation. « Alastor » prouve indiscutablement qu'il a progressé ; mais je pense que c'est dans les traductions qu'il montre tout son talent — les sonnets du grec de Moschus & de Dante sont ce qu'il a fait de mieux. Si vous pensez du mal de ses compositions, j'espère que vous le direz — il pourrait progresser grâce à vos remarques. C'est Shelley qui vous avait envoyé « La Reine Mab » — je ne sais pas pourquoi. ⁽⁷⁾

Ces quelques lignes, si caractéristiques du style de Claire, sont intéressantes à plusieurs titres. Tout d'abord parce qu'elles semblent confirmer l'assertion de Moore selon laquelle Byron aurait reçu un exemplaire de *La Reine Mab* sans connaître l'expéditeur, tout en s'en doutant, puisque le nom complet de Shelley figurait deux fois sur la page de titre, en tant qu'auteur et en tant qu'imprimeur. Ensuite parce que, dans sa brusquerie et sa maladresse, Claire fait preuve d'une perspicacité étonnante en plaçant d'emblée Shelley dans une position d'infériorité par rapport à Byron (« il pourrait progresser grâce à vos remarques »), position que ne fera que confirmer toute leur relation à venir.



Mary Shelley

Devant l'exaltation de Claire, Mary à son tour désira faire la connaissance du mystérieux et sulfureux Byron. Cette rencontre eut lieu le lundi 22 avril 1816, la veille du départ du poète pour Douvres. Une première lettre du 21 annonce cette présentation :

Mary a promis de m'accompagner ce soir. Voudriez-vous avoir la bonté de prévenir vos serviteurs de cette visite, car elle est habituée à être entourée de son propre cercle qui la traite avec la plus grande politesse. Je dis cela parce que jeudi soir j'ai attendu presque un quart d'heure dans votre hall, désagrément sur lequel je veux bien fermer les yeux — elle, qui n'est pas amoureuse, ne le ferait pas. Je l'ai informée de votre nom, aussi vous n'aurez pas à déguiser votre identité. Elle est très curieuse de vous voir. Elle n'a pas le moindre soupçon sur notre relation. Par pitié, n'en soufflez pas un mot. ⁽⁸⁾

Tandis qu'une deuxième lettre datée du même jour, mais sans doute écrite immédiatement après la rencontre, s'amuse de l'enthousiasme manifesté par Mary :

Mary est enchantée de vous connaître, comme je m'en doutais ; elle me supplie en privée d'obtenir votre adresse à l'étranger afin que nous puissions de nouveau avoir le plaisir de vous

voir. Elle s'exclame en permanence : « Comme il est doux ! comme il est aimable ! si différent de ce à quoi je m'attendais. »⁽⁹⁾

Comme on le voit, les membres du clan Godwin, habitués à braver les interdits sociaux, se montraient enchantés d'avoir fait la connaissance de Byron, cela au moment même où une bonne partie de la société anglaise se dressait contre ce dernier. Claire et Mary souhaitaient déjà le revoir ; Shelley, définitivement privé par un jugement du 23 avril des enfants qu'il avait eus avec sa première épouse Harriet, n'avait plus de raison de rester dans un pays dont le climat était par ailleurs défavorable à sa fragile santé. Le 3 mai, le trio quittait Douvres pour la France, avec l'intention de rejoindre Byron à Genève, avant de poursuivre jusqu'en Italie.

2. « Une personne extrêmement intéressante. » (Genève, mai-août 1816)

Ce qui paraît le plus étrange aujourd'hui, c'est que la liaison bancale et insensée entre Claire et Byron ait pu permettre d'engager entre ce dernier et les Shelley une amitié sinon profonde, du moins sincère et durable. Shelley, Mary et Claire étaient alors extrêmement soudés et partageaient presque tous leurs secrets et passions. Toute l'attitude des Shelley au cours des années suivantes montre qu'ils désapprouvèrent la cruauté sadique de Byron envers Claire. Et pourtant une amitié se noua.

Pour un temps encore, Claire joua le rôle de lien, avec une lucidité parfois déchirante. Ainsi écrivait-elle à Byron, de Paris, le 6 mai 1816 :

Je ne sais pas comment m'adresser à vous ; je ne puis vous qualifier d'ami car quoique je vous aime, vous n'éprouvez pas même de l'intérêt pour moi ; le sort a ordonné que le plus petit incident qui puisse vous arriver soit pour moi une souffrance ; mais flotterais-je noyée devant votre fenêtre, tout ce que vous diriez serait « Ah voilà ! » [*en français dans le texte*] J'avais presque pensé commencer ma lettre par « Honoré Monsieur » parce que je vous honore ; & parce que le peu de familiarité que votre froideur se permet suffirait à empêcher de ma part tout autre sentiment que de la révérence. Aussi tout ce que je vous demande est de me croire ; il y a quelques jours j'ai eu dix-huit ans ; les gens de dix-huit ans aiment toujours sincèrement & tendrement ; & moi qui ai été éduquée par Godwin, aussi erronées que soient mes croyances, j'ai la plus haute adoration pour la vérité. Adieu cher, bon lord Byron ; comme j'aimerais que vous ayez en réserve quelque bonheur pour vous comme j'en ai car j'espère je veux croire que je vous verrai bientôt. J'ai lu *tous* vos poèmes & j'ai presque peur en pensant que vous lirez cette stupide lettre mais je vous aime / Clara⁽¹⁰⁾

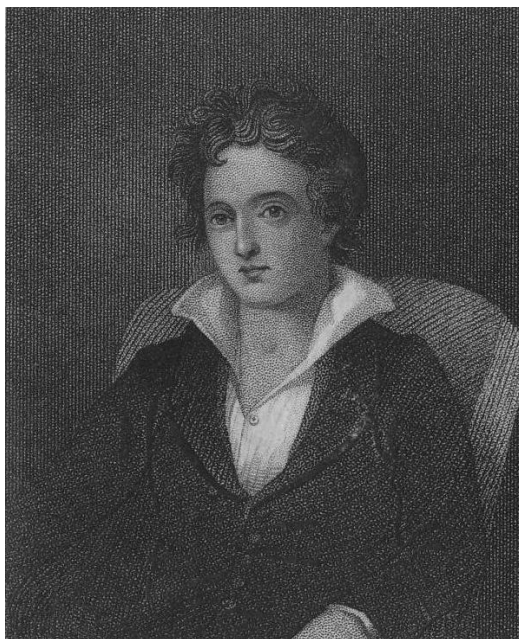
Pour Claire, Genève était le lieu où Byron et elle s'étaient donnés rendez-vous. Afin de donner toutes leurs chances à ces retrouvailles, elle avait prévu de ne pas y arriver seule ; elle n'avait d'ailleurs eu aucun mal à convaincre les Shelley de l'accompagner.

Byron prenant son temps pour traverser la Belgique et l'Allemagne, n'arriva à Genève que le 25 mai. Il s'installa à l'Hôtel d'Angleterre à Sécheron, où étaient déjà descendus les Shelley, arrivés le 18. En remplissant le registre, il se donna pour âge 100 ans. Cette plaisanterie inquiéta le gérant, qui fit bientôt demander au lord son véritable âge ; en revanche, elle amusa beaucoup Claire, qui consultait fébrilement ce registre chaque jour. Elle écrivit aussitôt à Byron pour lui demander quand ils pourraient se voir, mais ce dernier ne répondit pas. Il faisait chaud la journée et les Shelley ne sortaient qu'en soirée, pour se promener à terre ou sur le lac. Le soir du 27, ayant appris que Byron était allé faire un tour en barque, Claire s'arrangea pour que le trio se trouve devant l'embarcadère au moment où il revenait, et la rencontre tant attendue eut enfin lieu. Ils se parlèrent brièvement dans les jardins de l'hôtel, puis Shelley revint voir Byron à l'heure du dîner, sans rester très longtemps. Le 28, les deux hommes firent une promenade sur le bateau de Shelley. Le 29 tous dînèrent ensemble et à partir de ce moment, ils se virent quasi quotidiennement.

Les deux poètes n'ont pas laissé de commentaires de leurs premières entrevues dans leurs œuvres ou leur correspondance. Seuls les témoignages de tiers permettent de se faire une idée de ce qu'ils purent si dire. Parmi ces tiers, deux ont laissé d'intéressantes pages : Mary Shelley évidemment, et John William Polidori, le médecin anglais (et non italien) que Byron avait engagé fin mars, qui tint un journal pour lequel l'éditeur Murray lui avait promis 500 £. Polidori indique ainsi : « Folie, Grat-tan, Curran, etc. comme sujets » (2 juin) ; « — avons parlé, jusqu'à ce que le cerveau de ces dames en siffle d'étourdissement, d'idéalisme. » (8 juin)⁽¹¹⁾. Dans ses *Mémoires de lord Byron*, Thomas Moore, renseigné par Mary Shelley, donne une idée plus précise de ces discussions philosophiques :

La conversation de M. Shelley, grace à sa poétique érudition et au mysticisme où son système de philosophie l'avait conduit, était de nature à s'emparer de l'esprit de lord Byron, et à changer quelque chose à la direction de son génie, jusqu'alors toujours lié aux choses de ce monde, toujours partant d'un sujet réel. Il commença donc à se jeter avec son nouvel ami dans des routes abstraites et inconnues. Il était difficile de trouver deux personnes plus faites pour aiguïser leurs facultés mutuelles par la discussion que ces deux poètes. Ils étaient d'accord sur peu de points, et le contraste qu'il y avait entre leurs idées ajoutait un attrait de plus à leur intimité.

[...] Les conversations des deux nouveaux amis roulaient toujours sur la philosophie et sur la poésie, et les opinions de Shelley n'étaient pas sans influence sur l'âme de lord Byron, si apte à recevoir toute impression nouvelle. ⁽¹²⁾



Percy Bysshe Shelley

Shelley se montrait alors particulièrement réceptif à une poésie de la Nature héritée de Wordsworth. Byron comme Shelley étaient des admirateurs de ses premières œuvres, particulièrement des *Ballades lyriques*, et tous deux regrettaient les positions conservatrices récemment adoptées par leur aîné, mais Shelley continuait à subir l'influence des théories encore illustrées en 1814 dans *L'Excursion*, et il s'efforçait de faire partager son engouement. Byron racontera à Medwin : « Shelley, quand j'étais en Suisse, m'abreuvait de substance wordsworthienne jusqu'à la nausée ; et je me souviens avoir lu alors quelques pages de lui avec plaisir. » ⁽¹³⁾ Certains aspects de *Manfred* ou du *Prisonnier de Chillan*, mais surtout les strophes du troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* consacrées à la Suisse, témoignent de l'effet de ces discussions.

Mais la principale obsession de Shelley fut de débarrasser Byron de ce qu'il appelait des « superstitions » ou des « préjugés ». Il n'eut de cesse de le pousser à rompre avec toutes sortes d'attaches censées brider son « génie » :

Lord Byron est une personne extrêmement intéressante, & en tant que tel ne faut-il pas regretter qu'il soit l'esclave des préjugés les plus bas & les plus vulgaires, & aussi fou que les vents ? Je ne veux pas dire que c'est un Chrétien, ou que sa conduite ordinaire est dénuée de prudence. Mais suite à une intimité de deux mois, & à une observation très minutieuse je vois des raisons de regretter l'union d'un grand génie & de choses qui rendent ce génie inutile. Pendant quelques temps je ne pourrai pas voir lord Byron, une situation que je ne peux m'empêcher de regretter puisqu'il a fait preuve de beaucoup de bonté envers moi, & parce que j'espérais que ma fréquentation pourrait l'amener à atténuer ces préjugés de rang, de richesse, de revanche & de servilité à l'opinion dont lui et bien d'autres hommes sont maladivement imbus. ⁽¹⁴⁾

Début juin, les Shelley déménagèrent pour une maison appelée Campagne Chappuis à Montalègre, bientôt imités par Byron, qui opta pour la villa Diodati à Coligny. Les deux maisons n'étaient séparées que de quelques kilomètres, ainsi tout ce petit monde put tranquillement continuer à se voir, le plus souvent à la villa.



La villa Diodati

Les discussions philosophiques continuèrent de plus belle. À l'occasion, elles prirent pour point de départ l'observation des paysages ou des conditions météorologiques très particulières au cours de ce qu'on appela « l'été sans soleil ». Notons à ce propos que si l'on se fie au journal de Polidori ou à la correspondance des uns et des autres, le séjour suisse fut loin de se dérouler entièrement sous la pluie ; il fit souvent beau et même chaud. Mary Shelley se souvint notamment des orages violents qui offrirent au groupe des spectacles d'une rare intensité :

Nous les regardions approcher de l'autre côté du lac, observant les éclairs jouer parmi les nuages en diverses parties du ciel, et abattre leurs traits en dents de scie sur les cimes couvertes de sapins du Jura, assombries par l'ombre immense des nuages, tandis que le soleil brillait parfois chaleureusement au-dessus de nous. Une nuit, nous nous régalâmes du plus bel orage que j'avais vu. Le lac était éclairé, on voyait les sapins sur le Jura, et toute la scène s'illumina pendant un instant, lorsqu'une noirceur poisseuse survint, et le tonnerre s'annonça par de terribles explosions au-dessus de nos têtes, au milieu des ténèbres. ⁽¹⁵⁾

Il n'est pas impossible que de la contemplation de cette météo tourmentée soit né l'un des textes les plus emblématiques de cette première période de l'amitié unissant les Shelley et Byron, "La Ténèbre". Ce poème fut écrit entre le 21 juillet et le 25 août, c'est-à-dire en présence des Shelley, et il est manifestement d'inspiration philosophique. Certes, bien que cela n'ait jamais été une voie privilégiée chez lui, Byron avait déjà composé des poèmes philosophiques (les *Mélodies hébreuses* en attestent), mais le fondement spéculatif de "La Ténèbre" pourrait porter la marque de Shelley. C'est en tous cas ce qu'affirma le poète Thomas Campbell :

J'ai appris d'un ami que j'ai rencontré à Paris en 1817, et qui avait vu Byron et Shelley dans le sud l'année précédente, que le poème de Byron "La Ténèbre" était né d'une conversation avec Shelley, alors qu'ils étaient ensemble un jour de brillant soleil, contemplant le lac de Genève. Shelley s'exclama : « Quel changement ce serait si le soleil venait à s'éteindre soudainement ; comme la race humaine périrait, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un peut-être — supposez que ce soit l'un de nous ! Comme son sort serait terrible ! » ou des mots semblables. ⁽¹⁶⁾



Shelley, Mary, Byron, Claire Clairmont et Polidori dans l'album de Daniel Casanave et David Vandermeulen :
Shelley, la vie amoureuse de l'auteur de Frankenstein (éd. du Lombard)

Ce qui est certain en revanche, c'est que c'est à une soirée passé à la villa Diodati que nous devons plusieurs œuvres de première importance. Tout commença par des lectures : celles d'histoires fantastiques puisées dans une édition française traduite de l'allemand, mais aussi celle de l'inquiétante "Christabelle" de Coleridge, encore inédite, mais que Byron avait eu la chance d'entendre. Un peu plus tard, le groupe reçut la visite de Matthew G. Lewis, l'auteur du *Moine* et du *Château-spectre*, qui leur traduisit le *Faust* de Goethe et leur conta des histoires de son cru. Mary Shelley nota dans son journal : « Voyons le Fossoyeur d'Apollon [le surnom que Byron avait donné à Lewis dans *Bardes anglais et critiques écossais*], qui nous raconte de nombreux mystères à sa manière. Nous parlons de fantômes ; ni lord Byron ni M.G.L. ne semblent y croire ; et tous deux admettent, en toute bonne raison, que personne ne peut croire aux fantômes sans croire en Dieu. Je ne pense pas que toutes les personnes qui prétendent ne pas croire à ces visiteurs n'y croient réellement pas, ou, si elles le font de jour, qu'elles ne soient pas exhortées par l'approche de la solitude et de la minuit à considérer avec plus de respect le monde de l'ombre. »⁽¹⁷⁾

Le « monde de l'ombre » ne tarda effectivement pas à imprégner chacun des participants, aussi différents soient-ils. Bien qu'il reprochât à Byron son penchant aux superstitions, Shelley lui-même, si l'on en croit plusieurs témoins, ne résista pas à l'ambiance oppressante de ces soirées. Polidori raconta dans la préface du *Vampyre* comment il fut soudainement pris d'une crise d'angoisse :

Il semble qu'un soir, lord B., M. P.B. Shelly [*sic*], les deux dames et le monsieur auquel nous avons déjà fait allusion, après avoir lu attentivement une œuvre allemande intitulée Phantasmagoriana, commencèrent à raconter des histoires de fantômes ; en entendant Sa Seigneurie réciter le début de Christabelle, alors inédit, l'esprit de M. Shelly fut si fortement impressionné qu'il se leva soudainement et s'élança hors de la pièce. Le médecin et lord Byron le suivirent et le découvrirent agrippé au manteau d'une cheminée, de froides gouttes de sueur coulant le long de son visage. Après lui avoir donné un rafraîchissement, s'informant de la cause de son alarme, ils apprirent que son imagination dérégulée lui avait figuré la poitrine d'une des dames pourvue d'yeux (ce qu'on racontait d'une dame vivant près du lieu où il était établi) et qu'il avait été obligé de quitter la pièce pour détruire cette impression.⁽¹⁸⁾

C'est au cours d'une de ces soirées, entre le 14 et le 16 juin, que Byron lança le fameux défi d'écrire chacun une histoire de fantôme. Nous ne savons pas si Claire Clairmont écrivit quelque chose. Selon Mary, Shelley commença une histoire basée sur des impressions de ses jeunes années, histoire qui n'a pas survécu. Le 17 juin, Byron avait écrit le début d'un conte en prose intitulé "Augustus Darvell : fragment d'une histoire de fantôme", qui resta inachevé et fut ensuite publié sous le titre "Un fragment" à la suite de *Mazeppa* en juin 1819. Le 17 toujours, Polidori notait dans son journal : « Tout le monde a commencé son histoire de fantôme, sauf moi » (il est vrai que deux jours avant, tous s'étaient moqués de sa tragédie *Cajetan*). Le jeune médecin ne resta toutefois pas improductif, puisqu'il tira de cette expérience collective les idées de deux récits : "Ernestus Berchtold, ou l'Œdipe moderne" et *Le Vampyre* (avec un y), qui furent tous deux publiés en 1819 ; *Le Vampyre*, du fait qu'il fut attribué à Byron, connut un succès considérable dans toute l'Europe et valut à son auteur une

notoriété qui dure encore. Néanmoins, c'est à Mary Shelley que revint la gloire la plus éclatante : elle n'eut pas le temps de présenter aux autres son récit avant la fin du séjour, mais elle persista, mûrit doucement son idée, et le résultat fut publié en 1818 sous le titre de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*.

Néanmoins, si cette fervente atmosphère d'échanges intellectuels fit beaucoup pour sceller l'amitié entre Byron et les Shelley, elle ne fut pas seule. Le terrain d'entente idéal ne fut pas la terre, puisque Shelley et les siens, Byron et ses amis, se rendirent séparément à Chamonix, les premiers fin juillet, les seconds fin août. Ce fut l'eau qui souda leur amitié. Quelques jours à peine après leur déménagement, les deux poètes achetèrent ensemble un deux-mâts à bord duquel ils firent de longues promenades. Le 22 juin, sans leurs compagnes ni Polidori, ils entamèrent un long tour du lac sur les traces des décors et des protagonistes de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Ils visitèrent ainsi Meillerie, Clarens, Vevey et, le 26, le château de Chillon qui les impressionna grandement tous deux ; Byron y puisa l'inspiration de son célèbre poème, qu'il composa dans les jours qui suivirent, du 30 juin au 2 juillet si l'on en croit le manuscrit, c'est-à-dire avant même d'être rentré à la villa Diodati.

Mais l'événement le plus caractéristique de cette excursion se déroula le 24. Suite à une mauvaise appréciation de leur batelier, ils se laissèrent surprendre par une tempête et furent très près de chavirer. Cet incident marqua très différemment les deux poètes ; Byron l'évoqua avec légèreté :

— — Il y a trois jours — nous avons failli faire naufrage à cause d'un coup de vent au large de Meillerie — & ramenés vers le rivage — je ne courais aucun risque en étant aussi près des rochers et étant bon nageur — mais notre équipage fut trempé — & bien incommodé : — le vent était assez fort pour coucher des arbres comme nous l'avons vu à notre descente — néanmoins tout est rentré dans l'ordre & ça va bien — & nous sommes sur le chemin du retour. ⁽¹⁹⁾

Tandis que Shelley lui donna un caractère plus tragique :

Mon compagnon, un excellent nageur, enleva son manteau ; je fis de même, et nous nous assîmes les bras croisés, nous attendant à chaque instant à chavirer. La voile était cependant toujours tendue, le bateau obéissait au gouvernail et, toujours en danger imminent du fait de l'immensité des vagues, nous arrivâmes en quelques minutes dans un port abrité, dans le village de St Gingoux.

J'ai éprouvé à la vue si proche de la mort un mélange de sensations dans lequel entrait la terreur, mais de manière subordonnée. Mes sentiments eussent été moins pénibles si j'avais été seul ; mais je savais que mon compagnon aurait tenté de me sauver, et j'étais accablé d'humiliation à la pensée qu'il puisse risquer sa vie pour préserver la mienne. ⁽²⁰⁾

Il est curieux de constater quel rôle le goût de Shelley pour l'eau et la navigation joua dans l'amitié qu'il noua avec Byron. Celui-ci dira quelques années plus tard à propos du séjour en Suisse : « Shelley était sur le lac plus souvent que moi, à toute heure de la nuit et du jour : il vivait pratiquement dessus ; sa grande obsession est d'avoir un bateau. » ⁽²¹⁾ Et, de fait, comme nous le verrons plus tard, c'est encore l'eau qui les rapprocha à Venise en 1818, puis à Pise en 1822. Il n'est pas exclu que Shelley ait vu en la navigation un moyen de rivaliser avec Byron, mais un moyen bien dangereux pour lui car, comme il le fera dire au personnage figurant Byron dans *Julien et Maddalo* : « Si vous ne savez pas nager, défiez-vous de la Providence ! »

3. « Votre pouvoir est prodigieux. » (1816-1818)

Le 28 août, les Shelley et Claire dirent au revoir à leur ami et regagnèrent l'Angleterre. Byron resta encore en Suisse jusqu'au 5 octobre, puis passa en Italie, s'installant à Venise après un court passage par Milan. Sans le savoir encore, tous allaient devoir attendre deux longues années avant de se revoir ; mais, loin de les séparer, ces années allaient souder leur amitié.

Quelle était alors la réalité de cette amitié ? Byron et les Shelley avaient passé beaucoup de temps ensemble, à s'amuser et à échanger des idées. Leur relation avait toute chance de se poursuivre, puisque Claire attendait un enfant de Byron, ce qui créerait un lien indéfectible entre les deux familles. Chacun était plein d'attentions envers l'autre : à Chamonix, Byron avait biffé sur le registre de l'hôtel la mention « athée » que Shelley avait ajoutée en face de son nom, pensant lui rendre service ; de son côté, Shelley demandait à son éditeur d'envoyer systématiquement à Byron un exemplaire de chacune de ses œuvres à venir. Dès son retour en Angleterre, il décidait également de faire de Byron l'un de ses exécuteurs testamentaires, preuve de la confiance qu'il avait en son nouvel ami. Une certaine rete-

nue persistait néanmoins : on ne peut pas dire que Byron se montra alors fervent admirateur de la poésie de Shelley, et il n'intervint pas auprès de Murray ou d'autres en faveur de Shelley ou de Mary (Murray n'aimait pas Shelley, sans doute à cause de sa réputation sulfureuse, et il commit l'erreur de refuser *Frankenstein*, qui connut un immense succès).

Ces relations avaient même commencé à déborder sur le domaine professionnel, puisque Claire et Mary avaient effectué des copies manuscrites du troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* et du *Prisonnier de Chillon*, copies que Shelley fut chargé d'apporter à Murray, avec toute latitude d'y apporter les modifications nécessaires, ce qui généra un petit malentendu. Shelley s'acquitta consciencieusement de la première partie de sa mission, mais fut bien étonné d'apprendre quelques mois plus tard dans les journaux que ces deux œuvres étaient prêtes à paraître, sans son approbation. Il s'empressa de faire connaître à Murray son mécontentement :

Cher Monsieur / J'observe avec surprise que vous avez annoncé la sortie du Chevalier Harold & du Prisonnier de Chillon à la date très avancée du 23 novembre. Je ne remplirais pas mon devoir envers lord Byron qui m'avait confié les ms de ses Poèmes, si je ne vous rappelais pas que c'était son désir exprès que je révise les épreuves avant publication. — Quand j'avais eu le plaisir de vous rencontrer à Londres, je crois que j'avais bien spécifié quel était le souhait de Sa Seigneurie à se sujet [...].

P.S. Je remarque qu'il est annoncé : « Les Prisonniers de Chillon ». Lord Byron avait écrit « Le Prisonnier ». ⁽²²⁾

Murray répondit en renvoyant la faute sur Byron qui expliqua qu'il n'avait pas confié expressément à Shelley la tâche de corriger les épreuves de ces poèmes. Ce dernier eut la sagesse de ne pas en vouloir à son nouvel ami.

Début septembre 1816 commença véritablement la correspondance entre Shelley et Byron. Chacun avait son propre style épistolaire : à Shelley les grandes envolées idéalistes, à Byron l'humour et le détachement. Mais tous deux s'efforcèrent de faire preuve de sincérité dans leurs appréciations. Au cours de l'année qui suivit l'été passé en Suisse, Shelley écrivit à Byron une dizaine de lettres à la fois élogieuses et critiques, lui reprochant son pessimisme et l'incitant à composer une œuvre définitive. Dès sa première lettre, il lui donnait ce conseil :

Dans trois jours vous aurez une nouvelle lettre de moi. Adieu. Soignez-vous ; soyez tranquille, et avec Coleridge persuadez-vous que « l'Espérance, mère de toutes les autres vertus, est un devoir des plus affreux ». Je puis vous assurer qu'à moins d'être brutalement bannie, elle n'abandonnera pas un homme tel que vous. ⁽²³⁾

Et le 29 septembre :

Croyez-moi, vous êtes appelé à tenir dans l'estime de l'humanité un rang où les hostilités puérides ne sauraient vous atteindre. Pour vous délivrer de ces inquiétudes où la foule volage se complaît à jeter les natures trop sensibles, il vous suffit de voir clair dans vos sentiments et de ne pas dédaigner cette opération mentale. Vous êtes maintenant en Italie et vous avez sans doute oublié tout ce que mon importune anxiété vous rappelle. Vous contemplez des choses qui inspirent, qui élèvent, qui calment. Vous communiquez au monde, peut-être aux générations futures, les sentiments nés de cette contemplation. N'y a-t-il donc rien dans l'espérance d'être une source de grandeur, de bonté, destinée — qui sait ? — à se propager indéfiniment ? N'y a-t-il rien, pour stimuler un esprit dédaigneux de toute autre ambition, dans l'idée de devenir une fontaine où l'âme des autres hommes puisera force et beauté ? Vous avez déjà fait preuve d'une puissance peu commune. Étant donné ce que vous avez produit jusqu'ici, et avec un effort bien inférieur, vous le savez, au résultat obtenu, que n'êtes-vous pas capable encore d'accomplir ? Que serait la race humaine si Homère ou Shakespeare n'avaient jamais écrit ? ou si, par fausse modestie ou défiance de leurs facultés, ils s'étaient abstenus de mener à terme des chefs-d'œuvre de l'esprit que rien n'égale et auxquels nous devons tant ? Je ne vous compare pas à eux. J'ignore l'étendue du compas intellectuel que vous êtes destiné à remplir. Tout ce que je sais, c'est que votre pouvoir est prodigieux et que vous devriez l'exercer dans toute son amplitude. ⁽²⁴⁾

Il va sans dire que ce mélange de flatteries et de reproches laissa Byron de marbre. Comme nous l'avions déjà montré précédemment (voir *Dossier lord Byron* n°10, p. 8), l'idée d'une « grande œuvre » dans le sens classique du terme était tout à fait étrangère à sa façon de concevoir la poésie.

often suspended; & such a conception would prevent all future
 contention on the subject. People only desire with great
 eagerness that which is forbidden or withheld. — Besides that
 you would show yourself above taking offence at any
 thing she has written, which of course I you are
 It would give me great pleasure to hear from you, & to
 receive news of your country of Don Juan, or something else.
 You have showed an interest — Mrs. J. writes with you
 in best regards, & I remain, My dear Lord Byron
 your very sincere friend
 Percy B. Shelley
 Lond. Sept. 17. 1820.

Numéro 1173

Autographe d'une lettre de Shelley à Byron.

Durant tout l'intervalle entre l'épisode suisse et les retrouvailles à Venise en 1818, la correspondance entre Byron et les Shelley fut essentiellement consacrée à deux sujets. Le premier fut bien sûr la littérature. Entre 1816 et 1818, Shelley fit paraître *Alastor*, puis *Laon et Cythna* (retiré l'année suivante *La Révolte de l'Islam*), ainsi qu'*Histoire d'un tour de six semaines*, co-écrit avec Mary ; Mary se fit connaître avec *Frankenstein* ; Byron connut un regain de gloire avec le troisième, puis le quatrième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold*, *Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes*, *Manfred*, *La Lamentation du Tasse*, et *Beppo*. Ce qui a survécu des lettres de Byron ne montre pas de sa part un grand engouement pour la poésie de Shelley, comme en témoigne ce bref passage d'une lettre à Murray évoquant un article de Leigh Hunt : « Sait-il ce que son compte rendu a fait ? Je vais vous le dire. Il a fait vendre tout un tirage de la *Révolte de l'Islam*, que personne sinon n'aurait pensé à lire, et que peu de lecteurs peuvent comprendre — moi y compris. »⁽²⁵⁾ Il se montra nettement plus enthousiaste avec *Frankenstein*, qu'il salua à sa manière : « [...] Je trouve que c'est une œuvre prodigieuse pour une fille de dix-neuf ans — même pas dix-neuf en fait — à l'époque. »⁽²⁶⁾ Mary fit répondre qu'« elle considérerait [son] appréciation comme le témoignage le plus flatteur de sa valeur ». ⁽²⁷⁾

Sans surprise, Shelley fut bien plus proluxe. Comme il l'avoua lui-même à Byron, ce dernier occupait une bonne partie de ses pensées :

Je n'ai pas d'autres nouvelles à vous donner, mon cher lord Byron, à moins que ce ne soit vous apprendre quelque chose que de vous dire que je parle souvent de vous, que je pense à vous plus souvent encore, et que bien que je ne vous aie pas vu depuis six mois mon insignifiance et mon impuissance ne me pèsent pas moins, puisqu'elles vous empêcheront toujours de mettre à l'épreuve l'intérêt que je porte à votre prospérité. ⁽²⁸⁾

Cela ne l'empêcha nullement d'exprimer sans détours son opinion, et d'oser aussi bien les compliments que les réserves ; voici successivement ce qu'il écrivit à Byron :

J'ai lu *Manfred* avec la plus vive admiration. On y retrouve cette liberté à l'égard des règles communes qui marquait le troisième chant de *Childe Harold* et *Chillon* ; et c'est là ce qui faisait défaut à tous vos poèmes précédents, sauf *Lara*. Mais l'œuvre m'a plongé dans une profonde mélancolie, et je crains qu'il n'en ait été de même pour d'autres de nos amis en Angleterre. Pourquoi vous laissez-vous aller à un tel découragement ? Par [*sic*] autant que je sache, *Manfred* jouit d'une immense popularité ; on qualifie l'œuvre de très audacieuse. ⁽²⁹⁾

Je vous ai dit ce que je pensais de *Manfred*. [...] Je ne trouve pas les *Lamentations du Tasse* une œuvre aussi parfaite, d'une exécution aussi soutenue dans la composition. Toutefois l'on y rencontre des passages singulièrement émouvants : tels les vers où vous dépeignez les sentiments juvéniles du Tasse, — cette conscience obscure de sa propre grandeur, que le cœur de

l'homme de génie nourrit dans la solitude au milieu de l'indifférence et du mépris, — et qui sont d'un pathétique qui, je l'avoue, me fait verser des larmes chaque fois que je les relis. ⁽³⁰⁾

Précisons que dès cette période, Shelley était particulièrement intéressé par le destin du Tasse, sujet sur lequel il avait commencé une tragédie.

Le second sujet qui motiva l'essentiel des échanges épistoliers entre Byron et les Shelley fut l'enfant que Claire mit au monde le 12 janvier 1817, une fille que le trio appela provisoirement Alba, en référence au surnom qu'ils avaient donné à Byron : Albè, qu'on a pu interpréter comme une allusion à ses aventures en Albanie, mais qui pouvait n'être qu'une reprise des initiales du poète (de son côté, Byron appelait Shelley Shiloh, ou Le serpent). Bien que manquant en permanence d'argent, Claire et les Shelley s'en occupèrent avec grand soin et avec beaucoup de plaisir ; le 9 mars 1818, ils se chargèrent même de faire baptiser la petite fille, définitivement prénommée Allegra, en même temps que leurs propres enfants William et Clara.

Pendant un an et demi, Shelley pressa Byron de prendre une décision concernant la petite : allait-il revenir en Angleterre ou fallait-il la lui amener en Italie ? En janvier 1818, Byron hésitait toujours à la placer dans une institution dans l'un ou l'autre pays ; il avait alors l'intention de lui donner le nom de Biron, « pour la distinguer de la petite Légitime » ⁽³¹⁾ et s'était tout de même décidé à la prénommer Allegra, « un nom vénitien ».

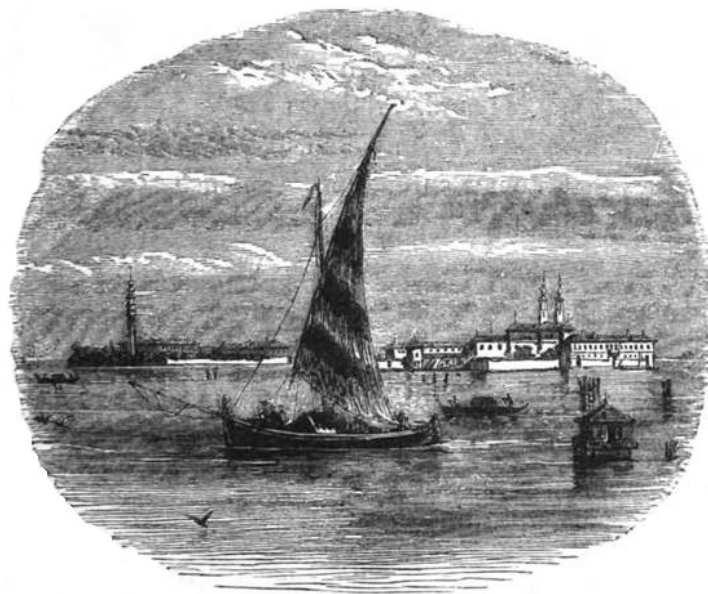
Ce fut en quelque sorte Shelley qui trancha pour lui. Plusieurs raisons le persuadèrent de retourner sur le continent : sa santé fragile, qui réclamait un climat plus chaud ; ses craintes de se voir retirer la garde des enfants qu'il avait eus avec Mary ; et puis le coût de la vie, qui était moins élevé en Italie. Le 11 mars 1818, Claire, Mary, leurs trois enfants et lui prirent donc la route du soleil.

4. « Une sorte de folie obstinée & entêtée. » (Venise, 1818)

Ils ne retrouvèrent pourtant Byron qu'à la fin du mois d'août. Celui-ci avait accepté de s'occuper de l'éducation d'Allegra, mais en la tenant éloignée de sa mère, ce que les Shelley trouvaient très cruel, eux qui avaient l'habitude de vivre avec leurs enfants. Shelley écrivit à son ami de longues lettres de médiation dans lesquelles il essaya de défendre le point de vue de Claire tout en évitant de trop prendre parti. Début mai, la petite fut envoyée à Venise avec sa nourrice ; Byron ne manifesta pas une grande joie à la découvrir (« Ma bâtarde est arrivée il y a trois jours — très ressemblante — bien portante — bruyante — & capricieuse. — » ⁽³²⁾). Après avoir vainement tenté de faire venir Byron à lui pour discuter de cette affaire, Shelley décida d'aller le trouver. Sans dire à Byron que Claire l'accompagnait, le 17 août 1818 il prit la route de Venise où il arriva le 22 ; le 23, après avoir laissé Claire chez les Hoppner, qui gardaient Allegra, il se rendit au Palazzo Mocenigo.

À 3 heures j'ai fait demander Albè. — Il était ravi de me voir ; & nos premiers échanges ont bien sûr concerné l'objet même de ma visite. [...] Eh bien, chère Mary, cette discussion s'acheva enfin, car je ne voyais pas sur le moment comment j'aurais pu la poursuivre, & je pensais qu'au moins certains points avaient été acquis grâce à la bonne volonté & à la bonne humeur de nos échanges. — Alors il me fit monter dans sa gondole — bien contre ma volonté, car je voulais retourner vers Clare qui m'attendait avec anxiété chez Mme Hoppner — pour traverser la lagune vers une longue île sablonneuse qui défend Venise de l'Adriatique. À notre descente, nous avons trouvé ses chevaux qui nous attendaient, & nous avons chevauché le long des plages tout en parlant. Notre conversation a consisté en histoires touchant ses sentiments blessés, & en questions regardant mes affaires, & en de grandes démonstrations de son amitié & de son égard pour moi. Il m'a dit que s'il avait été en Angleterre au moment de l'affaire de la Chancellerie, il aurait remué Ciel & Terre pour empêcher une telle décision. Nous avons parlé de sujets littéraires, de son quatrième Chant qui selon lui est très bon, & bien sûr il m'en a répété quelques stances d'une grande énergie, ainsi que de Foliage dont il se moque sans modération. Quand nous sommes rentrés à son palais — qui [la fin du paragraphe manqué]. ⁽³³⁾

Ces lignes furent écrites immédiatement après la visite. Tout en montrant une joie certaine, elles sont loin cependant de laisser deviner le plaisir qu'éprouva Shelley de pouvoir de nouveau discuter avec Byron et l'enchantement qu'il ressentit à traverser la lagune en gondole jusqu'à l'île de San Servolo. Monde à part comme toutes les îles, celle-ci ajoutait encore au mystère du fait que l'ancien couvent qui y avait été construit avait été transformé en asile d'aliénés.



Cette soirée étrange inspira à Shelley l'un de ses textes les plus étonnants, *Julien et Maddalo*, un poème-conversation d'un ton nouveau dans son œuvre, dans lequel nous retrouvons non seulement l'auteur sous les traits de Julien et Byron sous ceux du comte Maddalo, mais également la petite Allegra. Dans cet extrait, Shelley fait de la fillette le point de départ d'un petit échange philosophique qui peut donner une idée de ceux qu'il avait alors avec Byron :

Le matin suivant fut pluvieux, froid et sombre. Avant que Maddalo fût levé, j'allai chez lui, et, tout en l'attendant, je jouai avec son enfant. La douce nature n'a jamais fait de plus aimable jouet ; un être sérieux, subtil, capricieux et cependant charmant, gracieux sans dessein et imprévoyant ; avec des yeux... Oh ! ne parlons pas de ses yeux ! qui semblent des miroirs jumeaux du ciel de l'Italie, et cependant étincellent de cette expression profonde que nous ne voyons que dans la physionomie humaine. Avec moi elle était comme une favorite privilégiée ; j'avais dorloté ses fins et faibles membres, quand pour la première fois elle vint dans ce glacial monde ; elle sembla reconnaître à la seconde vue son ancien compagnon de jeux, moins changé qu'elle ne l'était par six mois de séparation. Car, après que sa première sauvagerie se fût dissipée, nous nous assîmes, faisant rouler des boules de billard, quand le comte entra.

Les salutations faites : « Les paroles que vous m'avez dites hier soir ont laissé dans mon esprit une sombre impression. Si l'homme était la chose passive que vous dites, je ne verrais pas grand mal dans la religion et les vieux dictons (quoique je ne puisse jamais reconnaître de pareilles lois de plomb) qui ploient sous le joug une nature ignorante ; j'ai une autre foi. » Ainsi je parlai, et comme il ne répliquait rien, j'ajoutai : « Voyez cette charmante enfant, gaie, innocente et libre ; elle passe d'heureux instants avec peu de souci ; tandis que nous, nous sommes sujets à des pensées aussi malades que celles qui nous sont venues hier soir. C'est notre volonté qui nous enchaîne ainsi au mal consenti. Nous pourrions être tout autrement ; nous pourrions être tout ce que nous rêvons d'être, heureux, élevés, vraiment grands. Où est la beauté, l'amour, la vérité que nous cherchons, sinon dans nos propres esprits ? Et, si nous n'étions pas faibles, serions-nous moindres en actions qu'en désirs ? »

« Oui, si nous n'étions pas faibles, et si nous n'aspirions pas, combien vainement ! à être forts, dit Maddalo ; vous parlez Utopie. »

« Il reste à savoir, repris-je alors, et l'on peut le trouver en l'essayant, jusqu'à quel point sont fortes les chaînes qui lient nos esprits ; peut-être sont-elles cassantes comme du verre. Nous sommes assurés que, parmi les choses qui nous dégradent et nous écrasent, beaucoup peuvent être vaincues et beaucoup endurées. Nous savons que nous avons sur nous-mêmes un certain pouvoir pour faire ou supporter... quoi ? Nous l'ignorons, jusqu'à ce que nous l'ayons essayé ; mais à coup sûr quelque chose de plus noble que de vivre et de mourir. Ainsi l'ont enseigné les princes de l'antique philosophie, qui régnèrent avant que la religion eût aveuglé les hommes ; et ceux qui souffrent avec leurs frères souffrants sentent bien que leur foi est une Religion. »

« Mon cher ami, dit Maddalo, mon jugement ne peut se plier à votre opinion, quoique je pense que vous puissiez appuyer sur ce système une réfutation serrée, et la pousser aussi loin que peuvent aller les paroles. J'ai connu quelqu'un comme vous, qui vint il y a quelques mois dans cette ville, avec qui j'ai eu cette même discussion, — et maintenant il est devenu fou, — et il me répondait comme vous, le pauvre garçon ! — Mais, si vous le désirez, nous irons le visiter, et son étrange conversation vous montrera combien sont vaines ces ambitieuses théories. »

« J'espère pouvoir prouver autrement mon induction, en constatant que c'est précisément le défaut de cette vraie théorie, cherchant toujours une âme de bonté dans les choses mauvaises ou en soi-même ou dans les autres, qui a ainsi déformé son être. Il y a des gens fiers de nature, qui, patients pour tout le reste, ne demandent qu'à aimer et à être aimés avec douceur ; s'ils sont méprisés, qu'y a-t-il d'étonnant s'ils meurent de quelque mort vivante ? Ce n'est pas l'effet de la destinée, mais un mal dépendant de la propre volonté de l'homme. »⁽³⁴⁾

Commencé en novembre 1818 et achevé au printemps 1819, *Julien et Maddalo* ne fut publié qu'après la mort de Shelley, dans un recueil préparé par Mary, *Poèmes posthumes* (1824). Les raisons qui amenèrent à une publication aussi tardive restent mystérieuses. Certes, Claire se plaignit des passages mettant en scène Allegra et obtint de Shelley la promesse de ne pas publier le poème, mais la correspondance du poète prouve sans équivoque qu'il avait bien l'intention d'ignorer cette promesse : en février 1821, il demandait encore à son éditeur Charles Ollier où en était l'impression. Il est probable également que Byron ne manifesta pas un grand enthousiasme à la lecture du manuscrit, lui qui confia plus tard à Medwin : « Shelley, je m'en souviens, dresse un très beau tableau des plaisirs tranquilles de Venise dans un poème qu'il n'a pas encore publié, et dans lequel il ne fait pas un joli portrait de moi. Le poème décrit une soirée que nous avons passée ensemble. »⁽³⁵⁾ Mais cette réserve n'aurait pas suffi à dissuader Shelley, qui croyait en son poème, comme en atteste cette lettre à Leigh Hunt :

Je vous envoie un petit Poème à donner à Ollier pour publication mais *sans mon nom*. Peacock corrigera les épreuves. Je l'ai écrit avec l'idée de l'offrir à l'Examiner, mais je le trouve trop long. Il a été composé l'année dernière à Este ; vous reconnaîtrez deux ou trois des personnages ; le troisième est également une peinture d'après nature mais, en raison du temps et du lieu, idéale. [...] J'ai employé un certain style de langage familier pour exprimer la véritable manière avec laquelle se parlent les gens que l'éducation et une certaine délicatesse de sentiment ont placé au-dessus de l'usage d'une langue vulgaire. J'emploie le mot *vulgaire* dans son sens le plus large ; la vulgarité de rang et de goût est à sa manière aussi grossière que celle de la Pauvreté, et son parler hypocrite tout autant approprié aux concepts simples, et donc tout autant inapproprié à la Poésie.⁽³⁶⁾

Le troisième personnage auquel Shelley fait ici allusion est le fou qui tient un discours en présence des deux visiteurs. On a dit qu'il personnifiait le héros byronien, ou Byron lui-même ; il n'est pas sans rappeler certains personnages récents de Byron : Manfred, Bonivard, ou le Tasse. Ce dernier (le vrai, pas celui de Byron), du fait des accès de folie qu'on lui prêtait, captivait alors Shelley, qui avait commencé à écrire une tragédie sur lui, *La Folie du Tasse* ; c'est en se documentant qu'il avait découvert le nom de Maddalo, l'ami du poète italien qui trahit le secret de son amour interdit. D'abord nullement inhibé par la publication en juillet 1817 de *La Lamentation du Tasse*, qu'il apprécia chaleureusement (voir la lettre citée plus haut), Shelley comprit vite qu'il ne terminerai jamais sa pièce, et n'en laissa que quelques fragments et un plan. Un certain sentiment d'infériorité et même d'impuissance face à Byron commençait à l'envahir, sentiment auquel *Julien et Maddalo* pourrait avoir été une sorte d'exutoire, et qui expliquerait l'impression négative de Byron.

La visite à Byron ne fut pourtant pas infructueuse pour Shelley : dans les jours qui suivirent, il se mit à composer un poème qui le hantait depuis plusieurs années, *Prométhée délivré*. Là encore, il avait été devancé par Byron qui avait publié en 1816 son propre "Prométhée", mais cette fois-ci il mena à bien la tâche et publia en 1820 ce que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre. Chose étonnante, en ce mois d'août 1818, Byron était lui aussi attelé à la composition de son chef-d'œuvre, *Don Juan*. Certains ont décelé dans son portrait du jeune Juan (Chant I, st. 90 et suivantes) des réminiscences de Shelley et de sa philosophie de la Nature, mais ce dernier n'a pas laissé de commentaires à ce sujet.

Le premier séjour de Shelley à Venise dut être abrégé. Pendant son absence, sa fille Clara était tombée dangereusement malade ; il retourna donc auprès de Mary à Este, où Byron avait mis à leur disposition la Casa Capuccini, lieu où il acceptait que Claire vît Allegra. Après quelques signes d'amélioration, l'état de Clara empira de nouveau et ses parents décidèrent de retourner à Venise consulter le docteur Aglietti, que Byron leur avait recommandé. Malheureusement, le médecin était absent et la petite mourut le jour même de leur arrivée, le 24 septembre. Elle fut enterrée sur place, et Byron tint à venir se recueillir sur sa tombe avec Shelley et Mary, effondrée. Pour distraire le couple, Byron les invita au palais Mocenigo, où il laissa libre cours à son humeur joyeuse, leur lisant notamment en exclusivité le début de *Don Juan* :

Nous — je veux dire Mary & moi-même — avons vu lord Byron et vraiment nous l'avons à peine reconnu — il s'est transformé en la personne la plus vivante & la plus joyeuse que j'aie jamais vu. Il m'a lu le premier Chant de son « *Don Juan* », un truc dans le genre de Beppo, mais infiniment mieux, & dédicacé à Southey en dix ou douze stances ressemblant davantage à une mixture de fiel & de vert-de-gris qu'à une satire. Le misérable va se tordre sous le fouet. ⁽³⁷⁾

À la requête de Mary, il accepta pour l'aider à passer son chagrin, de la laisser copier certains de ses nouveaux poèmes, ce qui ravit l'intéressée : « Le fait d'avoir copié *Mazeppa* si rapidement vous indiquera que cette tâche a été pour moi un plaisir plutôt qu'un labeur. » ⁽³⁸⁾ Il dut cependant copier lui-même les premiers Chants de *Don Juan*, trop surchargés de retouches pour que ce travail puisse être confié à un autre (voir à ce sujet le Dossier n°10).

La vitalité de Byron n'éveilla pourtant pas que des éloges de la part des Shelley. La vie de débauche que menait le lord, interprétée par Shelley comme une preuve de désespoir et de renoncement social, ne manqua pas de susciter des commentaires réprobateurs :

Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites du Chevalier Harold. L'esprit dans lequel il est écrit, s'il est insensé, relève de la plus perverse & malicieuse insanité qui ait jamais été publiée. C'est une sorte de folie obstinée & entêtée, dans laquelle il s'enferme lui-même. Je lui ai fait en vain des remontrances à propos de la tonalité mentale qui seule peut donner naissance à une telle vision des choses. Car sa véritable racine est fort différente de sa racine apparente, & rien ne peut être moins sublime que la véritable source de ces expressions de mépris & de désespoir. [...] À vrai dire, l B est habitué aux plus basses d'entre ces femmes, celles que son gondolieri ramasse dans les rues. Il permet aux pères & aux mères de marchander avec lui le prix de leurs filles, & bien que ce soit plutôt commun en Italie, c'est une chose plutôt attristante que de voir un Anglais encourager un vice aussi écœurant. Il s'acquine avec des misérables qui semblent avoir perdu l'apparence & la physionomie des hommes, & qui n'ont aucun scrupule à avouer des pratiques que personne ne nomme et, je veux le croire, personne ne conçoit même en Angleterre. Il dit qu'il désapprouve tout cela, mais il persiste. Il n'est pas encore tout à fait italien & se montre sincèrement & profondément mécontent de lui-même, & contemplant dans le miroir déformant de ses propres pensées la nature & la destinée de l'homme, que peut-il voir d'autre que des objets de mépris & de désespoir ? Mais qu'il soit un grand poète, je crois que l'adresse à l'Océan le prouve assez. Et il fait preuve d'un certain degré de candeur quand vous lui parlez, mais malheureusement cela s'arrête quand vous partez. ⁽³⁹⁾

Cette lettre fut écrite au cours du troisième et dernier séjour des Shelley à Venise, débuté le 12 octobre pour « une quinzaine » d'après Mary. D'après ce que laisse deviner un billet du 17 octobre, Shelley se rendit alors quotidiennement chez Byron, toujours à des horaires qui ne convenaient guère à ses habitudes, mais avec le même entrain. Il fit bien d'en profiter, car l'occasion de discuter avec son ami n'allait pas se représenter avant plus de deux ans.

5. « Je désespère de rivaliser avec lord Byron. » (Ravenne, août 1821)

À la fin de l'année 1819, Byron s'installa à Ravenne. Tout en n'étant séparés de lui que de quelques centaines de kilomètres, les Shelley demeurèrent de nouveau plusieurs années sans le voir. Celui-ci, il est vrai, était alors particulièrement affairé : le peu de temps libre que lui laissait son histoire d'amour avec Teresa Guiccioli était consacré à l'écriture et, à partir de l'été 1820, la politique vint encore accaparer une partie de son temps (voir le Dossier n°1). La correspondance reprit donc ses droits.

Si l'on se fie aux lettres qui ont survécu, l'année 1819 s'écoula sans aucun échange. C'est Byron qui rompit le silence en avril-mai 1820 avec une lettre que Claire qualifia de « brutale », et qui semble avoir disparu ; encore une fois, le motif en était Allegra. Dans sa réponse, Shelley ne put cacher la lassitude qu'il éprouvait à jouer les intermédiaires : « Clare me dit qu'elle a déjà répondu pour ce qui est des différences d'opinion entre elle et vous à propos d'Allegra ; cela m'évitera la peine de jouer les interlocuteurs dans une affaire sur laquelle, je crois, je n'ai d'influence ni en ce qui la concerne, ni en ce qui vous concerne. » Et il terminait ainsi son paragraphe : « Je ne dis pas — je ne pense pas — que votre résolution soit malavisée ; seulement exprimez-la avec plus de douceur — et s'il vous plaît *ne me citez pas*. » Avant de revenir sur cette pomme de discorde à la fin de sa lettre, Shelley glissa quelques remarques sur *Don Juan* :

J'ai lu votre « Don Juan » sous forme imprimée, et j'observe que le *mouron* a décimé certaines des plus belles pièces du troupeau, i.e. que votre éditeur a omis certains passages. Cependant, bien que je les trouve merveilleusement forts, je ne regrette pas ceux qui étaient personnels. Quelle étrange et terrible tempête que celle qui se passe en mer, et les deux pères, quel contraste vrai, et pourtant puissant ! Dante fait à peine mieux. Avec quels éclairs de divine beauté vous avez illuminé la familiarité de votre sujet jusqu'à la fin ! La lettre d'amour, et le récit des circonstances dans lesquelles elle a été écrite, est un chef-d'œuvre total en matière de portrait ; et de nature humaine peinte avec les couleurs éternelles des sentiments de l'humanité. Où avez-vous appris tous ces secrets ? J'aimerais bien aller à cette école. ⁽⁴⁰⁾

Dès ce moment, Shelley considéra ce poème comme l'œuvre majeure de Byron et ne cessa d'en saluer la réussite tant à ses propres relations qu'à l'auteur lui-même, comme on le voit ici ou dans une lettre d'octobre 1821 :

Merci beaucoup pour Don Juan — c'est un poème tout à fait unique en son genre, & mon étonnement et mon ravissement devant la grâce de sa composition, non moins que devant la libre & grande vigueur de sa conception, ne cessent d'augmenter. — Les quelques passages que tout le monde pouvait souhaiter éliminer dans les 1^{er} & 2nd Chants sont ici réduits à presque rien. Ce poème porte en lui à la fois la marque de l'originalité et un défi à l'imitation. Rien n'a jamais été écrit de semblable en Anglais — et rien, si je peux risquer une prophétie, ne le sera jamais ; sans porter la marque d'une inspiration secondaire et empruntée. ⁽⁴¹⁾

Et pourtant il ne saisit jamais complètement combien ce poème répondait aux aspirations fondamentales de Byron, ni à quel point il convenait techniquement à son talent. En 1821 encore, il invitait encore Byron à écrire sa « grande œuvre », sans comprendre que ce dernier l'avait déjà trouvée :

Je vois dans les journaux que vous avez fait paraître une tragédie sur le sujet dont vous m'avez entretenu quand je vous ai vu à Venise. Je ne l'ai pas encore lue bien que je sois fort désireux d'examiner cette nouvelle phase de votre puissance. La dernière de vos œuvres que j'ai vue est *Don Juan* dont les parties poétiques semblent égaler les plus beaux passages de vos poèmes précédents, à part la malédiction de *Manfred*, les stances dans le troisième chant de *Chillon* et l'apostrophe à l'Océan dans le quatrième chant de *Childe-Harold*. Vous êtes maintenant à l'âge où ces poètes éternels, dont nous savons l'histoire d'une manière certaine, ont toujours commencé à écrire leurs œuvres suprêmes, considérant toutes les autres, si transcendantes soient-elles, comme les degrés, les échafaudages, les exercices qui les soutiennent et les conduisent à leur grand œuvre. Si vous leur êtes inférieur, ce n'est certes pas en génie, mais en assiduité et en décision. Ah ! que vous veuillez seulement vous astreindre à la grande tâche de construire un poème qui aurait en lui les germes d'une relation permanente et avec le présent, et avec tous les siècles à venir ! ⁽⁴²⁾

Comme on peut s'en douter, Byron répondit évasivement (voir ci-dessous sa lettre du 26 avril 1821).

Outre *Don Juan*, ce furent *Les Cenci* qui suscitèrent alors le plus de commentaires dans la correspondance des deux poètes. Shelley venait de connaître son premier succès (ce fut la seule de ses œuvres à être réimprimée de son vivant) dans un domaine où Byron peinait à convaincre, et ce en suivant les règles shakespeariennes que l'auteur de *Marino Faliero* avait entrepris de récuser. En 1822, Byron alla jusqu'à affirmer à Medwin que *Les Cenci* étaient « peut-être la meilleure tragédie que les temps modernes aient produite » ⁽⁴³⁾ ; en 1821, il limitait ses compliments à l'auteur, non d'ailleurs sans quelques réserves :

Je regrette que vous ayez une si mauvaise opinion de Shiloh — elle était bonne autrefois. — Assurément il a du talent — de l'honneur — mais il est s'entête à attaquer la religion et la moralité. — Sa tragédie [*Les Cenci*] est une triste œuvre — mais c'est le sujet qui veut cela. — Son Islam contient beaucoup de poésie. ⁽⁴⁴⁾

Il se montra un peu plus élogieux avec Shelley lui-même, tout en prenant soin de préciser que son grief principal se situait au niveau conceptuel et non dans l'exécution :

Vous savez quelle est mon opinion sur cette école poétique *de seconde main*. Vous savez aussi quelle haute opinion j'ai de votre poésie — parce qu'elle n'est *d'aucune* école. J'ai lu les Cenci — mais, outre que je trouve le *sujet* essentiellement non dramatique, je ne suis pas un admirateur de vos vieux dramaturges *en tant que modèles*. J'affirme que les Anglais n'ont jamais possédé un drame à eux. Vos Cenci, cependant, sont une œuvre puissante, pleine de poésie. Quant à mon propre drame, je vous invite à vous venger sur lui, en étant aussi franc que je l'ai été avec le vôtre.

Je n'ai pas encore reçu votre Prométhée, que j'ai hâte de voir. [...]

Vous voudriez que l'entreprenne un grand Poème — je n'en ai ni l'envie ni le pouvoir. En vieillissant, mon indifférence — *non* à la vie, car nous l'aimons par instinct — mais aux stimuli de la vie, va croissante. ⁽⁴⁵⁾

Shelley répondit de manière apparemment soumise, mais en contradiction avec ce qu'il pensait réellement de sa pièce, laissant percevoir le sentiment d'infériorité qu'il ressentait vis-à-vis de Byron :

Mes *Cenci* doit [*sic*] être un insuccès complet, du moins, si j'en juge par le silence de l'éditeur. À présent, je me rends compte du mauvais choix du sujet, mais pendant que je l'écrivais je pensais différemment. Comme je voudrais croire que ce poème, ou tout autre de mes écrits, méritent les bienveillants éloges que vous leur avez accordés. Le *Prométhée* est également un poème très imparfait. Je commence à apprendre, *quid valeant humeri, quid ferre recusent* [*ce que les épaules peuvent ou ne peuvent pas porter*]. ⁽⁴⁶⁾

Au cours des années 1820 et 1821, les deux amis échangèrent encore quelques lettres à propos d'Allegra qui, après avoir vécu quelques temps à Ravenne avec son père, fut placée en mars 1821 dans le couvent Saint Jean-Baptiste à Bagna-Cavallo. Puis Shelley accepta enfin l'invitation de Byron de venir lui rendre visite à Ravenne. Il se mit en route le 3 août et parvint à destination le 6.

La première chose que fit Byron à l'arrivée de son ami fut de trahir une confidence que lui avait fait Hoppner selon laquelle Claire aurait eu secrètement un enfant de Shelley. La rumeur avait été propagée par Élise Foggi, la nourrice d'Allegra, qui avait été auparavant au service des Shelley. Le poète en resta abasourdi ; il comprit aussi que cette rumeur avait contribué à le décrédibiliser auprès de Byron, d'où certains mots tendus de la part de ce dernier. En retour de cet acte de franchise, Byron demanda à Shelley le petit service d'écrire à Teresa Guiccioli pour la dissuader de partir pour la Suisse, projet qui n'enchantait guère Byron. La lettre fut publiée en 1868 dans l'ouvrage *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*. En quelques heures (les deux hommes parlèrent jusqu'à 5 heures du matin), la confiance était pleinement revenue, et c'est avec enthousiasme que Shelley décrivit à Mary un Byron métamorphosé :

Lord Byron va très bien, & était ravi de me voir. En fait, il a complètement recouvré la santé, & mène une vie qui est totalement le contraire de celle qu'il menait à Venise. Il a une sorte de liaison permanente avec la comtesse Guiccioli, qui est maintenant à Florence, & semble d'après ses lettres être une très aimable femme. [...]

Nous avons beaucoup parlé de poésie & de sujets semblables la nuit dernière : & comme d'habitude nous n'étions pas d'accord & moins que jamais je crois. — Il affecte de défendre un système critique qui ne sied qu'à la production de médiocrités, & ceci bien que les meilleurs de ses poèmes & passages aient été écrits en opposition à ce système : pourtant j'en reconnais les effets pernicieux dans le « Doge de Venise », & cela va gêner & limiter ses efforts futurs aussi grands soient-ils, à moins qu'il ne s'en débarrasse. Je n'en ai lu que quelques parties, ou plutôt c'est lui-même qui me les a lues & qui m'a indiqué le plan de l'ensemble. ⁽⁴⁷⁾

De nouveau, Shelley dut se plier aux horaires pour le moins décalés de Byron, horaires qu'il supporta plus facilement cette fois-ci, le cadre étant plus joyeux et plus sain. Le 8 août, il écrivait à Mary :

Nous sortons faire du cheval le soir dans les forêts de pins qui séparent la ville de la mer — Voici notre mode de vie — je m’y suis habitué sans grande difficulté : L.B. se lève à deux heures — il déjeune — nous parlons, lisons, &c. jusqu’à six heures puis nous faisons notre promenade à cheval ; nous dînons à huit heures, & après le dîner nous nous asseyons pour parler jusqu’à quatre ou cinq heures du matin. Je me lève à *midi*, et me voici en train d’occuper l’intervalle entre mon lever & le sien, à t’écrire. —

L.B. va mieux à tous égards — le génie, l’humeur, les idées morales, la santé, le bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli lui a été d’un inestimable profit. — Il vit dans un luxe considérable, mais en restant dans la limite de ses revenus qui sont maintenant de 4000 environ par an : — dont 1000 qu’il consacre à des œuvres de charité. Il s’était adonné à de mauvaises passions, mais il semble les avoir domptées ; et il est en train de devenir ce qu’il devrait être, un homme vertueux. — L’intérêt qu’il prend à la politique italienne, & les actions qu’il organise en conséquence ne sont pas choses qu’on peut *écrire*, mais sont de nature à te ravir & te surprendre. [...] Il m’a lu un des Chants inédits de Don Juan, qui est étonnamment bon. — Cela le met non au-dessus mais bien au-dessus de tous les poètes de notre temps : chaque mot a la cachet de l’immortalité. — Je désespère de rivaliser avec lord Byron, comme je le pourrais : et il n’y en a pas d’autre avec qui cela vaut la peine de lutter. Ce Chant a du style, mais dans sa totalité, & il est porté par une incroyable aisance & une puissance, comme la fin du second Chant : il n’est pas un mot que le plus rigide défenseur de la dignité humaine puisse désirer supprimer ; il correspond pour partie à ce que je l’ai longtemps incité à produire : quelque chose de neuf, en lien avec son temps — et cependant éminemment beau. C’est peut-être de la vanité, mais je crois déceler la trace de mes exhortations empressées à créer quelque chose de totalement nouveau. ⁽⁴⁸⁾

Et le 10, il complétait la description pour son ami Peacock :

Lord Byron est dans d’excellentes dispositions, aussi bien pour la santé que pour l’esprit. Il s’est débarrassé de toute sa mélancolie et des dégradantes habitudes dont il se satisfaisait à Venise. Il vit avec une femme, une dame d’un haut rang ici, à qui il est attaché, et qui est attachée à lui, est c’est en tous points un homme transformé. Il a écrit trois nouveaux Chants de « Don Juan ». Je n’ai encore entendu que le cinquième, et je pense que chaque mot est empreint d’immortalité. Je n’ai pas vu ses dernières pièces, excepté « Marino Faliero » qui est très bien, mais pas aussi transcendentement bon que « Don Juan ». Lord Byron se lève à *deux heures*. Je me lève, en totale opposition à mes habitudes — mais on doit dormir ou mourir, comme le serpent de mer de Southey dans « Kehama » — à midi. Après le petit-déjeuner, nous restons assis à parler jusqu’à six heures. De six à huit, nous allons galoper à travers les forêts de pins qui séparent Ravenne de la mer ; nous rentrons alors dîner et nous veillons en bavardant jusqu’à six heures du matin. Je ne crois pas que cette vie me tuera en une semaine ou deux, mais je ne l’expérimenterai pas longtemps. La maisonnée de lord B. se compose, outre les serviteurs, de dix chevaux, huit énormes chiens, trois singes, cinq chats, un aigle, un corbeau, et un faucon ; et tous, à l’exception des chevaux, déambulent dans la maison, qui résonne à tout instant du bruit de leur libres querelles, comme s’ils étaient les maîtres. [...]

[P.S.] C’est après avoir scellé ma lettre que je m’aperçois que mon énumération des animaux de ce Palais de Circée était incomplète, et ce au point de vue matériel. Je viens juste de croiser dans le grand escalier cinq paons, deux pintades, et une grue égyptienne. Je me demande qui furent ces animaux avant de prendre ces formes. ⁽⁴⁹⁾

Shelley eut en effet tout loisir d’observer de près le mode de vie de son ami, puisqu’il logea au palais Guiccioli même. Privés de Teresa qui était alors à Florence, les deux poètes s’adonnèrent à toutes sortes d’activités distrayantes (balades à cheval, tir au pistolet...) qui attisèrent la fascination de Shelley et raffermirent la confiance de Byron, au point de faire douter Shelley quand s’annonça le moment de repartir :

Cela m’embête beaucoup de partir maintenant, & L.B. pour qui je reste, m’a affirmé que sans la Guiccioli ou moi, il retomberait certainement dans ses vieilles habitudes. — Alors je lui parle, & il écoute la voix de la raison et j’espère sérieusement qu’il a suffisamment pris conscience des terribles & dégradantes conséquences de son mode de vie précédent pour ne pas se mettre en danger dans le court intervalle de tentation qui lui restera. ⁽⁵⁰⁾

Shelley finit pourtant par repartir, apparemment le 21 août, non sans quelques projets en tête. L'incidence majeure de cette troisième rencontre avait été de décider Byron à aller s'installer à Pise. Tout l'y invitait : les Gamba et Teresa s'y étaient réfugiés en août après avoir été bannis de Ravenne en juillet, et les Shelley y résidaient depuis janvier 1820. La grande idée de Shelley était alors de créer une sorte de communauté d'écrivains ; en décembre 1818 déjà il avait proposé à Leigh Hunt de venir le rejoindre en Italie, et en août 1821 il écrivait encore à Mary : « L'autre alternative (car aucune voie médiane ne doit être adoptée) — est de former pour nous-mêmes une société faite de gens de notre classe, autant que possible, pour l'intellect ou les sentiments : & de faire nôtre les intérêts de cette société. — Nos racines n'avaient jamais été coupées aussi profondément qu'à Pise & un arbre transplanté ne fleurit pas. »⁽⁵¹⁾ C'est cette idée de communauté, coïncidant avec l'envie de Byron de publier un journal, qui donna naissance au *Libéral* en octobre 1822.

6. « Nous sommes de constants compagnons. » (Pise, hiver 1821-1822)

Byron n'arriva à Pise que le 1^{er} novembre. Sa route croisa une dernière fois celle de Claire, dont le carrosse dut se garer pour permettre à la quinzaine d'attelages de son ancien amant de passer. Celui-ci avait principalement été retardé par l'écriture de *La Vision du Jugement*. Conçu comme une réponse directe à *Une Vision du Jugement*, du poète lauréat Robert Southey, ce poème entendait également répliquer à plusieurs actes malveillants de la part de Southey. D'abord à l'idée selon laquelle Byron et plusieurs autres (dont Shelley au premier plan), constituaient une « école satanique » ; dans sa préface, Byron balaya ce qualificatif et défendit, sans le nommer, son ami : « Je crois suffisamment connaître la plupart des écrivains auxquels il est supposé faire allusion pour affirmer qu'ils ont fait, avec leurs capacités individuelles, plus de bien à leurs concitoyens au cours de n'importe quelle année, que M. Southey ne s'est fait de mal à lui-même par ces absurdités dans toute sa vie [...] ». Byron ne pouvait non plus avoir oublié que dès 1816, Southey s'était plu à répandre une rumeur selon laquelle Byron et Shelley avaient formé une « ligue de l'inceste » avec Mary et Claire, qu'il prenait pour des sœurs. Le soir du 9 novembre, Shelley donna une lecture de *La Vision du Jugement* qui ravit tout le monde. Il avait presque autant de motifs que Byron de détester le lauréat : Nous avons vu avec quelle jubilation il avait lu la Dédicace de *Don Juan* (« Le misérable va se tordre sous le fouet. ») ; la même année, il apprit que Southey l'avait appelé « le plus sombre des scélérats », et en 1820 il le soupçonna d'avoir été l'auteur d'une critique féroce de *La Révolte de l'Islam* parue dans la *Quarterly review* ; il finit par lui demander raison par écrit, et Southey lui répondit hautainement qu'il n'était pas l'auteur de cette critique (ce qui était vrai), et qu'il n'avait plus rien lu de lui depuis *Alastor*, fustigeant au passage son athéisme. Après cette erreur, Shelley prit cependant bien garde de ne rien faire qui puisse indisposer le puissant lauréat et ne parla nulle part dans sa correspondance de la *Vision*.

Shelley fut d'abord ravi d'avoir enfin Byron auprès de lui. Il réalisait un rêve vieux de cinq ans : celui de voir au quotidien la personne qui le fascinait sans doute le plus, et de reprendre avec lui une sorte de compétition à la fois intellectuelle et physique qui s'était interrompue depuis la Suisse. À Pise, les Shelley n'avaient fréquenté que peu de gens : quelques compatriotes, une poignée de notables italiens ou le prince grec Mavrocordatos, mais peu de gens de lettres. Le premier écrivain à les rejoindre fut Medwin, déjà auteur d'*Oswald et Edwin, une scène orientale* en 1821 ; mais, aussi sympathique qu'il fût, sa conversation ne pouvait suffire à Shelley, comme le suggère cette lettre de janvier 1822 :

Je suis toujours à Pise, où j'ai enfin arrangé quelques pièces à l'étage d'un beau palais qui domine la ville & la région alentour ; & j'ai rassemblé des livres & des plantes, & me suis installé pour un temps indéterminé qui, si je sais lire le futur, ne sera pas bref. — Je vous prie de m'envoyer mes livres dès que possible, et j'en espère un grand surcroît de confort. — Lord Byron est installé à présent, [biffé : & donne un dîner hebdomadaire] & nous sommes de constants compagnons : ce n'est pas un mince soulagement après la morne solitude — en terme d'entendement & d'imagination — dans laquelle nous avons passé nos premières années d'expatriation, livrés à toutes sortes de misères & d'inconforts.⁽⁵²⁾

Au gré des arrivées successives se forma ce qu'on a appelé « le cercle de Pise » dont nous avons déjà décrit les membres dans le Dossier n°1 (p. 14). Bien sûr, chacun marqua ses affinités au sein de ce cercle. Les dames étant souvent laissées à part, elles nouèrent des liens durables (Mary Shelley commentait ironiquement : « Nos bons cavaliers se réunissent entre eux, et comme ils n'aiment pas donner le bras à cette absurde gent féminine, Jane (i.e. Mme Williams) et moi restons ensemble, et parlons

moralité en ramassant des violettes. »⁽⁵³⁾). Teresa Guiccioli se joignait souvent à elles. Si Shelley, qui fit sa connaissance à Florence en revenant de Ravenne, la trouva charmante sans plus, Mary sut apprécier la simplicité de la comtesse, qu'elle décrivit comme « une jolie fille charmante sans prétentions, d'un bon naturel et aimable »⁽⁵⁴⁾. De son côté, Teresa fut toujours élogieuse envers les Shelley, appréciant le bon cœur et l'esprit de Mary, avec qui elle avait arrangé l'ameublement du palais Lanfranchi avant l'arrivée de Byron, et qualifiant son mari de « plus doux des hommes ». Elle confessa bien plus tard dans sa *Vie de lord Byron en Italie* qu'elle ne savait alors rien de la réputation sulfureuse de l'auteur de *La Nécessité de l'athéisme*.

Chez les hommes, deux groupes se dessinèrent assez vite, logiquement axés autour des deux poètes : d'un côté Shelley et Williams, liés par leur passion pour la navigation, souvent accompagnés de Trelawny ; de l'autre Byron, véritable objet de fascination pour Medwin, et Pietro Gamba ; John Taaffe et, brièvement, John Hay se montrèrent plus détachés. Bien que Byron rendit quelques visites aux Shelley, les rencontres eurent essentiellement lieu au palais Lanfranchi, aux horaires habituels du poète. La journée-type, telle que l'a décrite notamment Trelawny (voir plus loin p. 40), enchaînait discussions, parties de billard, promenade à cheval, et tir au pistolet ; les dames faisaient leur promenade en calèche, s'arrangeant parfois pour croiser leurs hommes au retour. Les mercredis soirs, Byron offrait un dîner.

Tout semble montrer que le petit cercle passa à Pise des jours heureux. Shelley pouvait enfin discuter sérieusement, exposer ses théories radicales héritées de Kant et de Spinoza, auxquelles Byron opposait, si l'on en croit Teresa Guiccioli, modération et bon sens. En retour, Byron faisait lire à son ami ses manuscrits — ce qui, toujours d'après Teresa, était exceptionnel —, et profitait de son sens critique acéré et de ses remarques. Tous deux firent tout ce qui était en leur pouvoir pour que fussent publiés plusieurs ouvrages de Taaffe sur Dante ; Byron finit par obtenir de Murray qu'il publiât le premier volume d'un *Commentaire* que Shelley et lui-même jugeaient excellent, mais les autres volumes ne virent jamais le jour, pas plus que sa traduction de la *Divine comédie*.

De nombreuses autres preuves attestent que l'entente entre les deux poètes était alors profonde. Il y eut d'abord l'épisode du sacrilège : en décembre 1821, ils s'enflammèrent à l'unisson quand leur parvint la nouvelle qu'un homme allait être condamné au bûcher pour avoir jeté à terre des hosties :

À ce moment entra Shelley. Il avait également entendu dire que le sacrilège allait être brûlé le jour suivant. Il proposa que nous nous armassions autant que possible, que nous chevauchassions jusqu'à Lucca, et d'essayer au matin de sauver le prisonnier lorsqu'il serait emmené au bûcher, puis de le porter jusqu'à la frontière toscane, où il pourrait être en sûreté. Aussi dément et désespéré que fût ce plan, lord Byron, emporté par l'enthousiasme de Shelley, se déclara prêt à se joindre à cette expédition au cas où les autres recours vinssent à échouer. Nous nous mîmes d'accord pour nous revoir le lendemain matin et, en attendant, de rédiger une déclaration, signée de tous les Anglais résidant à Pise, qui serait portée au grand duc, puis à sa cour à Pise.⁽⁵⁵⁾

L'information s'avéra être fautive : les autorités de Toscane ne pratiquaient plus le supplice du bûcher et, de toute façon, le coupable, un citoyen de Florence, s'était depuis longtemps réfugié dans sa ville. Cette histoire eut néanmoins pour effet de souder le groupe, qui multiplia les visites et les courriers.

Ce fut encore le cas aux alentours du 18 février 1822 lorsque, suite à une discussion sur Shakespeare, il fut question d'organiser une représentation d'*Othello*. D'après plusieurs témoins, Byron ambitionna d'en faire un important événement culturel ; voici ce qu'en disait Trelawny en 1825 :

À Pise en 1822 lord Byron parla avec véhémence de monter une pièce dans le grand hall du Lanfranchi ; ce devait être *Othello*. Il distribua les rôles ainsi : Byron, Iago ; Tre, Othello ; Williams, Cassio ; Medwin, Roderigo ; Mme Shelley, Desdémone ; Mme Williams, Emilia. — Qui sera notre public, demandai-je [?] — Tout Pise, répondit-il — il récita une grande partie de son rôle avec grand gusto ; cela lui convenait parfaitement — il lui ressemblait aussi.⁽⁵⁶⁾

Et Medwin, rapportant les propos de Byron, précisait dans ses *Conversations* :

Mon hall, qui est le plus vaste de Toscane, ferait un véritable théâtre de capitale ; et nous pourrions aller chercher à Florence des spectateurs, si nous ne parvenons pas à remplir ici. Et quant aux décors, rien n'est plus facile à trouver en n'importe quelle partie de l'Italie : en outre, Williams nous aidera.

Mais, dès le 28, l'idée était abandonnée, à cause de la jalousie de Teresa, si l'on en croit le même témoin :

D'emblée une difficulté survint à propos de notre Desdémone, et la Guiccioli mit son Veto à notre représentation. L'influence de la comtesse sur lord Byron me rappela une remarque de Fletcher que Shelley avait entendue par hasard, et qu'il me répéta : « qu'il était étrange que n'importe quelle femme soit capable de manier Sa Seigneurie, sauf Madame son épouse ! »⁽⁵⁷⁾

Il semble en effet que celle qui devait jouer Desdémone n'était pas Mary, comme le prétend Trelawny, mais une dame anglaise résidant à Pise et qui, d'après Teresa, montrait un intérêt trop marqué pour son *Byron*.

Une troisième grande occasion de prouver la solidité des liens entre les membres du cercle, et notamment entre Byron et Shelley, leur fut offerte en mars 1822 lors de ce qu'on appela « l'affaire du dragon », affaire complexe aux multiples rebondissements qu'il n'est pas utile de résumer ici. Pendant près de six mois, elle obligea les uns et les autres à multiplier les courriers, les déplacements et les démarches administratives, dans un même but de se disculper collectivement. L'affaire eut néanmoins pour conséquence d'entraîner l'expulsion des Gamba, et le départ de Byron.

7. « Le soleil a éclipsé le ver luisant. » (Pise, février-juillet 1822)

Pourtant, en dépit des apparences, les sentiments de Shelley à l'égard de Byron avaient changé du tout au tout en quelques mois. Les raisons de ce revirement furent sans aucun doute multiples, allant de petits griefs ponctuels à un ressentiment plus profond et durable, qui se traduisit par un très net sentiment d'infériorité ; n'avait-il pas déjà avoué à Mary en août 1821 : « Je désespère de rivaliser avec lord Byron, comme je le pourrais : et il n'y en a pas d'autre avec qui cela vaut la peine de lutter. » Il est probable aussi que Shelley ait été déçu dans ses attentes : d'une part la vie en groupe l'empêchait de voir Byron seul à seul comme à Venise et à Ravenne, mais d'autre part elle ne le mettait pas personnellement en valeur ; chaque jour il pouvait mesurer combien Byron était à l'aise en société, alors que lui brillait plutôt en aparté ; il le voyait tourner les discussions à son avantage, tout en faisant preuve d'un détachement salvateur dont lui, trop sérieux, se savait incapable.

C'est d'abord sur le plan littéraire que grandirent ses inhibitions : bien que Byron ne composa quasiment rien pendant ces six mois passés ensemble à Pise, Shelley rageait de le voir écrire avec autant de facilité des poèmes qui lui valaient ou lui vaudraient un jour une gloire durable. En décembre 1821 fut publié (avec *Sardanapale* et *Les Deux Foscari*) *Caïn*, la plus grande réussite de Byron dans un genre philosophique que Shelley appréciait tout spécialement, et qu'il avait essayé de renouveler avec plusieurs de ses poèmes, dont *Prométhée délivré*, paru l'année précédente. Le « mystère » de Byron fut pour lui un choc qui surpassa celui qu'il avait éprouvé à la lecture de *Don Juan* ; il n'eut de cesse de le louer à ses amis les plus intimes dans les termes les plus élogieux :

Bien sûr vous avez vu son dernier volume, & si vous estimiez que c'était un grand Poète avant, quelle est votre opinion à présent que vous avez lu *Caïn* ? Le *Foscari* & *Sardanapale*, je ne les ai pas vus, mais puisqu'ils sont dans le style de ses derniers écrits, je ne doute pas qu'ils soient très bien.⁽⁵⁸⁾

Que pensez-vous du dernier Volume de lord Byron ? Selon moi il contient la plus belle poésie qu'on ait vue en Angleterre depuis la publication du *Paradis reconquis*. — *Caïn* est apocalyptique — c'est une révélation qui n'avait pas encore été communiquée à l'homme.⁽⁵⁹⁾

Le malheureux alla jusqu'à subir l'humiliation de devoir nier toute influence sur ce poème :

Je crois que vous connaissez Moore. — Je vous prie de l'assurer que je n'ai pas la moindre influence sur lord Byron à ce sujet ; si j'en avais eu, je l'aurais certainement employée à éradiquer de son grand esprit les illusions du Christianisme qui, en dépit de sa raison, semblent perpétuellement revenir, & se tenir en embuscade dans les heures de malaise & de détresse. *Caïn* fut conçu il y a bien des années, & commencé avant que je ne le visse à Ravenne l'année dernière ; comme j'aurais été heureux de m'attribuer, même indirectement, une quelconque participation à cette œuvre immortelle !⁽⁶⁰⁾

Cette lettre du 11 avril 1822 peut donner une idée de la nature du désarroi qui envahit progressivement Shelley : l'influence qu'il avait pu avoir sur son ami lorsque celui-ci écrivait le

troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* n'avait plus cours ; Byron avait définitivement trouvé sa voie, une voie qui lui ouvrait les portes de la gloire et qui ne devait plus rien aux spéculations de Shelley. Tel fut à peu près ce que celui-ci dut penser, comme le suggère une lettre écrite un jour avant, le 10 avril : « Ce qui est certain, c'est que lord Byron m'a fait cruellement sentir l'infériorité que le monde a décidé de mettre entre nous et qui n'existe nulle part ailleurs en réalité que dans nos talents respectifs, qui ne dépendent pas de nous mais de la Nature — ou dans nos rangs sociaux, qui ne dépendent pas de nous mais de la Fortune. »⁽⁶¹⁾ Moins prolixe que Byron depuis toujours, Shelley se sentit peu à peu vidé : « Je n'écris pas, écrivait-il à Horace Smith en mai 1822 — j'ai vécu trop longtemps près de lord Byron & le soleil a éclipsé le ver luisant ; car je ne peux plus croire comme St Jean que *la lumière vint au monde, & le monde ne l'a point reconnue.* »⁽⁶²⁾ Les seuls de ses poèmes qui parurent durant le séjour de Byron à Pise, *Épipyschidion* et *Hellas*, avaient été composés avant ; et Shelley ne pouvait ignorer que *Hellas*, appel aux Grecs à se révolter, venait après *La Prophétie de Dante*, appel aux Italiens à se révolter.

Néanmoins, ce ne fut pas sur la poésie, point commun fondamental des deux amis, que se concentra la rancœur de Shelley, mais sur l'attitude sociale de Byron. Plusieurs histoires d'argent contribuèrent à éloigner Shelley de son ami : sachant que celui-ci jouissait de ressources financières plus que confortables, il ne pouvait accepter de le voir rechigner à verser des sommes modestes. Une première dispute se produisit en décembre 1821 à la suite d'un pari entre les deux poètes : celui qui hériterait le premier devait donner 1000 £ à l'autre. La mort de lady Noel, la belle-mère de Byron, eût logiquement dû amener ce dernier à payer à Shelley la somme, mais Byron feignit d'avoir oublié, au grand scandale des membres du cercle. C'est à cet incident que Shelley fait allusion dans une lettre de février 1822 : « Plusieurs événements ont eu lieu entre lord B. & moi-même qui me rendent cette relation pénible, & en particulier cette dispute à propos d'argent. »⁽⁶³⁾ L'histoire du pari non respecté ressurgit plus tard à Gênes, alors que Byron était sur le point de partir pour la Grèce, et vint ternir les dernières relations entre Mary et lui, malgré l'intervention amicale de Teresa. Byron eut cependant la sagesse de renoncer aux 2000 £ que Shelley lui avait léguées par testament, estimant ainsi compenser le pari non honoré. Une seconde dispute eut lieu en février-mars à propos de Leigh Hunt, invité à rejoindre les deux poètes afin de publier *Le Libéral* ; toujours à court d'argent, Hunt demanda qu'on lui payât les frais du voyage et quelques autres choses. Byron finit par avancer la somme, mais à titre de prêt et non de cadeau, ce qui écoœura Shelley.

Enfin, la rupture silencieuse fut scellée par un événement hautement symbolique : la petite Allegra mourut subitement le 20 avril, sans doute à cause des mauvaises conditions de vie au couvent où elle était restée. Shelley, qui ne comprenait pas l'obstination de son ami à confier l'enfant à des religieuses, et qui se sentait obligé de prendre le parti de Claire Clairmont, avait essayé à plusieurs reprises de plaider sa cause auprès de Byron, sans succès. Pourtant, son attitude à ce sujet n'avait pas été d'une constance exemplaire, puisque moins d'un an plus tôt il écrivait à Byron : « De plus en plus, je me rends compte de la sagesse de votre fermeté en ce qui la concerne, et j'y applaudis, d'autant plus que je sais de quelle faiblesse j'aurais fait preuve, si j'avais été à votre place, en même temps que je vois très clairement tout le mal qui eût résulté de cette faiblesse. Le bonheur d'Allegra dépend de votre persévérance. »⁽⁶⁴⁾ En Mars, Mary et lui avaient décliné la proposition insensée de Claire de faire sortir Allegra du couvent grâce à une fausse lettre de Byron, lui expliquant que le climat de Bagna-Cavallo était bien plus sain que celui de Venise et qu'elle avait tort de s'inquiéter. Ils attendirent le 2 mai pour informer Claire, qui était alors à Pise, du triste événement, craignant qu'elle ne s'en prît à Byron. Sans véritablement rendre son ami responsable de cette mort, Shelley vit dans cette mort une raison de plus de prendre ses distances avec lui ; voici ce qu'il écrivait à Claire le 30 mai, faisant clairement allusion à Byron : « Je suis fâché d'apprendre que tu es si malade, bien que l'état mental dans lequel tu te trouves ne me surprenne pas. Je ne pense pas que tu éprouves la moindre contrariété à Lerici, car je soupçonne qu'entre moi et la seule personne qui pourrait en être la cause, un grand fossé s'est creusé, qui par la nature des choses ne peut que s'agrandir. »⁽⁶⁵⁾

L'aversion de Shelley pour la vie de groupe et surtout pour Byron atteignit son paroxysme au printemps 1822. Totalement désabusé, il confiait alors à son ami John Gisborne :

Hunt n'est pas encore arrivé, mais je l'attends d'un jour à l'autre. Je souhaite voir lord Byron le moins possible, et je ne souhaite pas que Hunt devienne un intermédiaire entre lui et moi. Je déteste toute société — presque toute, du moins — et lord Byron est le noyau de tout ce qui haïssable et ennuyeux en celle-ci.⁽⁶⁶⁾

Pour se changer les idées et éviter les chaleurs de l'été, tout le monde se transporta sur la côte méditerranéenne, dans des lieux différents. Entre Claire brisée par le chagrin et Mary malade des suites d'une fausse couche, la seule véritable consolation de Shelley était la navigation. Le 12 mai, le bateau que Williams et lui avaient fait construire à Gênes par l'intermédiaire de Trelawny leur fut enfin livré. Le fait que le navire, sur proposition de ce dernier, portât le nom de "Don Juan" devait déjà agacer Shelley ; mais il eut en outre la mauvaise surprise de découvrir ce que son ami s'était permis de faire : « [*Lourdement raturé*] Je vois Don Juan écrit sur la grand' voile. C'est une idée de mon noble ami, qui pousse la plaisanterie un peu trop loin [...] »⁽⁶⁷⁾ Williams et lui eurent toutes les peines du monde à effacer ce qu'il qualifia d'« infamie » dans la lettre à Claire citée ci-dessus, et durent faire recouvrir les lettres de pièces de tissu ; Mary partagea son indignation : « Je ne sais pas ce que dira lord Byron, mais tout lord et poète qu'il soit, il n'avait pas le droit de se permettre de transformer notre bateau en chaland à charbon. »⁽⁶⁸⁾ Humiliation supplémentaire, le mois suivant fut livré le "Bolivar", la goélette de Byron, plus grande, plus spacieuse, et bien mieux conçue. Ce jour-là, Shelley et Williams tentèrent une course, mais le "Bolivar" fut trop rapide pour eux.

Si tous les deux aimaient la navigation, Byron et Shelley n'abordaient pas cette activité avec le même sérieux. Trelawny, qui eut l'occasion de voir Shelley à la manœuvre, ne cacha pas l'amateurisme de ce dernier :

Je relâchai dans le golfe de Spezzia et trouvai Shelley en extase devant son bateau, et Williams aussi susceptible quant à sa réputation que s'il s'était agit de sa femme. Ils en sortaient rarement et parlaient de la Méditerranée comme d'un lac trop confiné et trop tranquille pour que le bateau puisse faire la preuve de son excellence. [...] C'était un grand amusement de voir Williams apprendre au poète comment tenir le gouvernail, et autres techniques de navigation. Comme d'habitude, Shelley gardait un livre en main, expliquant qu'il pouvait très bien lire et tenir la barre en même temps, puisque l'une de ces activités était mentale, et l'autre mécanique.⁽⁶⁹⁾

Byron au contraire ne prenait quasiment pas de risques : il nageait à la perfection, savait parfaitement se comporter en mer et, de plus, bénéficiait de l'atout d'un équipage expérimenté.

Leigh Hunt, sa femme et ses enfants, finirent par arriver à Livourne début juillet. Le 3, Shelley les accompagna jusqu'à Pise, suivi par Byron ; tous trois discutèrent du *Libéral* et se mirent d'accord sur le mode de fonctionnement du journal. Ce fut la dernière fois que Byron et Shelley se parlèrent. Le 8 juillet, Shelley, après avoir porté quelques provisions aux siens à Lerici, reprenait la mer avec Williams et un homme d'équipage — le soir même ils se noyaient.

Byron n'apprit la disparition de Shelley que le 11, par Trelawny : « Quand je le lui appris, ses lèvres tremblèrent et il bégaya en me questionnant. »⁽⁷⁰⁾ Il accepta aussitôt de lui prêter le "Bolivar" pour les recherches, lesquelles s'étalèrent jusqu'au 16 et 18, date à laquelle on retrouva leurs corps près de Viareggio. Byron écrivit quelques jours après :

Le corps de Shelley a été trouvé et identifié (bien que difficilement) il y a deux jours — principalement grâce à un livre dans la poche de sa jaquette — le corps lui-même est totalement défiguré & dans un état de putréfaction. — Un autre corps, supposé être celui du Capt. Williams, a également été trouvé — avec divers objets appartenant au bateau. — Vous pouvez imaginer dans quel état sont leurs femmes et enfants — & aussi Leigh Hunt — qui venait juste d'arriver d'Angleterre. — Hier et le jour d'avant j'ai fait deux voyages dans les deltas de l'Arno et d'un autre fleuve (le Serchio) dans le but de vérifier les circonstances — et l'identification des corps — mais il avaient déjà été enterrés par ordre de la Sanità ou Office de Santé.⁽⁷¹⁾

L'année suivante, Byron raconta à lady Blessington quelle fut la réaction de Mary :

Je n'oublierai jamais la nuit où sa pauvre femme entra précipitamment dans ma chambre à Pise, le visage aussi pâle que le marbre et la terreur inscrite sur son front, me demandant, avec toute l'impétuosité tragique du chagrin et de la panique, où était son mari ! Tous nos efforts pour la calmer furent vains ; une sorte de courage désespéré semblait lui donner l'énergie pour affronter l'horrible vérité qui l'attendait ; c'était le courage du désespoir. Je n'ai jamais rien vu dans les tragédies au théâtre d'aussi puissant, ou d'aussi touchant, que son aspect extérieur, et il me revient souvent en mémoire. Je ne savais rien alors de la catastrophe, mais la vivacité de sa terreur était communicative et je craignais le pire — et mes craintes furent hélas bientôt affreusement confirmées !⁽⁷²⁾

Comme le rapportait Byron, les autorités sanitaires ordonnèrent que les deux corps soient enterrés sur place avec de la chaux vive, et n'acceptèrent de les voir déplacer qu'une fois incinérés. Ce fut Trelawny qui se chargea de la plupart des démarches funéraires, et qui prépara les bûchers. Le corps de Williams fut incinéré le 15 août, puis celui de Shelley le lendemain, en présence de Trelawny, de Hunt, et de Byron. La scène devint célèbre par une lettre de Byron à Moore que ce dernier publia dans ses *Mémoires de lord Byron* en 1830, description d'un détachement tout apparent, qui choqua si fortement Lamartine, entre autres (voir le Dossier n°9) :

L'autre jour, à Viareggio, j'ai jugé à propos de nager jusqu'à mon schooner (*le Bolivar*), qui était au large, et de revenir à terre par la même voie; ce qui faisait, de bon compte, trois milles et plus. Comme c'était à midi, sous un soleil ardent, cette équipée m'a valu une bonne fièvre, et de plus ma peau a pelé par écailles, et j'ai eu tout le corps comme une large ampoule qu'avaient fait lever le soleil et la mer. J'ai beaucoup souffert, ne pouvant me coucher sur le dos, ni même sur le côté; car mes épaules et mes bras étaient aussi au vif que ceux de saint Barthélémy. Mais c'est passé; j'ai fait peau neuve et suis aussi brillant qu'un serpent dans sa nouvelle parure.

Nous avons récemment brûlé les corps de Shelley et de Williams sur le rivage de la mer, pour les pouvoir transporter et faire enterrer convenablement. Vous ne pouvez vous faire l'idée de l'effet extraordinaire qu'avait le bûcher funèbre, sur une plage déserte, avec les montagnes pour fond et la mer au devant, non plus que du singulier aspect que donnaient aux flammes le sel et l'encens. Tout Shelley a été consumé, hors son *cœur*, qui n'a pas voulu prendre feu, et qui est maintenant conservé dans l'esprit-de-vin. ⁽⁷³⁾

Bien des années plus tard, en 1858, Trelawny compléta cette description dans ses *Souvenirs des derniers jours de Shelley et Byron*, donnant de l'attitude de Byron une vision contrastée, à la fois digne (il resta silencieux, ne put supporter de voir le corps se décomposer) et peu flatteuse (il aurait émis le souhait de récupérer le crâne de son ami, ce à quoi Trelawny se serait opposé, craignant que celui-ci ne fût utilisé pour des libations, comme jadis à Newstead). Trelawny fit cependant preuve de sensibilité quelques pages plus loin, expliquant que « les propos oiseux de Byron durant l'exhumation des restes de Williams n'avaient pas été inspirés par un manque de sentiment, mais par son souci de cacher aux autres ce qu'il ressentait » ⁽⁷⁴⁾. Mais c'est sans conteste le peintre français Louis-Édouard Fournier qui acheva de rendre légendaire cette cérémonie de crémation, grâce à son tableau "L'Enterrement de Shelley", achevé en 1889. Ce tableau n'est pourtant pas un modèle d'exactitude historique; certains détails techniques ne correspondent pas, et deux des principaux personnages ne devraient pas y figurer: Mary Shelley, qui en réalité n'y assista pas, et Leigh Hunt, qui resta dans la calèche. Quand la légende est plus belle que l'histoire...



La tombe de Shelley dans le cimetière protestant de Rome.

Quelques temps après la crémation, les cendres de Shelley furent transférées dans le cimetière protestant de Rome, où elle attendirent plusieurs mois encore que les autorités romaines acceptassent leur inhumation, laquelle eut finalement lieu le 21 janvier 1823. Mary souhaitait que les restes de son mari fussent enterrés avec ceux de son fils William, mais Severn et les autres organisateurs ne retrouvèrent pas la tombe de l'enfant. La cérémonie, conformément à leur souhait, fut très sobre. Quelques personnalités plutôt étrangères à l'univers de Shelley (un général, des révérends...) furent présentes, mais ni Trelawny, qui s'était chargé de l'essentiel des démarches, ni Byron n'y assistèrent. Trop d'éléments pouvaient décider ce dernier à rester à Gênes : la perspective d'un voyage éreintant bien sûr, mais surtout l'idée de revivre une cérémonie funèbre éprouvante, et cela la veille de son propre anniversaire.

Plus encore qu'il ne l'avait fait du vivant de son ami, Byron eut à cœur après la mort de Shelley de défendre sa mémoire face aux insinuations de ses correspondants, presque tous hostiles dès le début, et par principe, à cette amitié. Déjà en mars il avait répliqué à certains propos malveillants de Moore :

Quant à ce pauvre Shelley, qui n'est pour vous et le monde qu'un autre croquemitaine, c'est, à ma connaissance, le *moins* égoïste et le plus doux des hommes — je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un ait autant sacrifié sa fortune et ses sentiments que lui. Avec ses opinions spéculatives je n'ai rien de commun, ni ne désire en avoir. ⁽⁷⁵⁾

Et, alors que la nouvelle de sa mort était connue, il écrivait à Murray cet éloge extrêmement rare sous sa plume :

Vous vous trompez tous grossièrement sur Shelley qui était sans exception — l'homme le *meilleur* et le moins égoïste que j'aie jamais connu. — Je n'en ai jamais connu un qui ne fût une bête en comparaison. ⁽⁷⁶⁾

Shelley disparu, les Gamba obligés de sortir du territoire toscan, Byron prit la décision de quitter Pise au plus tôt. La visite de Hobhouse en septembre lui remit un beau de baume au cœur, puis le 27 il partit pour Gênes.

8 « *Maintenant tout est fini.* » (Gênes, octobre 1822-juillet 1823)

Tout ce qui restait alors de notre cercle de Pise s'établit à Albaro — Byron, Leigh Hunt, et Mme Shelley. Je pris mes quartiers dans la cité des palais. Le bel esprit qui nous avait animés et nous avait soudés s'en était allé ! Abandonnés à nous-mêmes, nous dégénéraâmes rapidement. La solidité de Shelley avait mis un frein à la légèreté, et l'avait amené à l'occasion à agir de manière juste, et à parler avec sérieux ; à présent il semblait plus sordide et égoïste que jamais. ⁽⁷⁷⁾

C'est ainsi que Trelawny résuma le transfert de la petite communauté de Pise à Gênes. Mais le fait que le cercle ait été brisé ne signifia pas que Byron y mena une vie solitaire. Sa comtesse l'avait bien sûr accompagné, tout comme ceux qui se trouvaient désormais presque entièrement dépendants de lui, Mary et les Hunt. Cette fois-ci, ces derniers occupèrent la Casa Negroto, tandis que Byron resta seul avec les Gamba et Teresa à la Casa Saluzzo, toute proche :

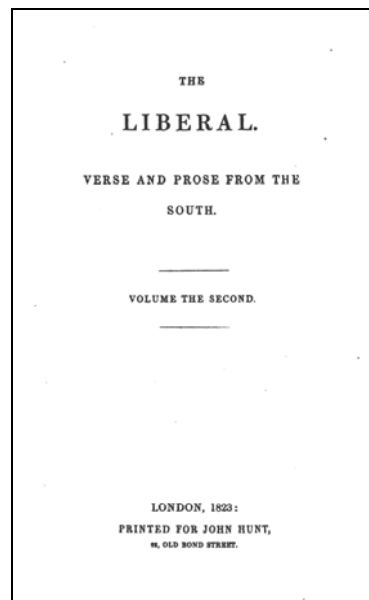
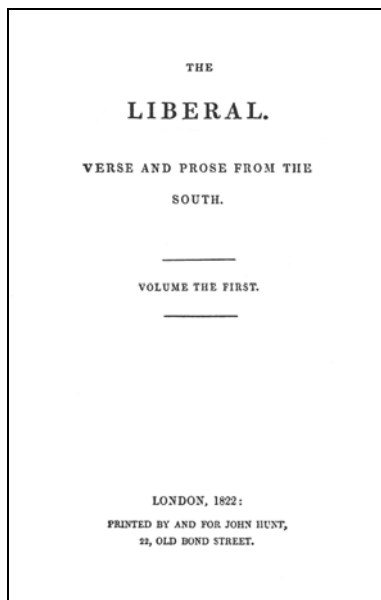
Je ne sache pas qu'aucune de vos connaissances soit là, excepté les Ingram (je crois que vous ne connaissez pas la Guiccioli) et Mme Shelley, qui vit à quelques lieues. Je la vois très rarement — environ une fois par mois. Elle réside avec les Hunt, des amis de Shelley, mais je ne les vois guère non plus. Shelley avait fait de moi son exécuteur, mais son testament demeure introuvable pour l'instant, si ce n'est pour toujours, et son père Sir Timothy ne fera rien pour la veuve pour le moment, si bien qu'il est difficile de décider ce qu'il faut faire, — elle va probablement retourner chez son père au printemps. ⁽⁷⁸⁾

Pour subvenir aux premiers besoins, Byron suggéra de vendre le "Don Juan", que Roberts son constructeur venait de renflouer ; le produit de la vente fut partagé pour moitié entre Roberts et Mary ; à bord fut retrouvée une somme d'argent ayant appartenu à Williams, dont une partie échet également à Mary, sans doute grâce à la générosité de Jane Williams. Au début de 1823, Byron écrivit personnellement au père de Shelley pour lui demander de subvenir aux moyens de sa veuve et de leur fils Percy Florence, mais l'inflexible beau-père refusa, arguant que la conduite de Mary en

1814 avait été « l'exact inverse de ce qu'elle aurait dû être »⁽⁷⁹⁾ et qu'en conséquence il ne voulait rien avoir à faire avec ce qui la concernait, et souhaitait ne plus être importuné. Plus que jamais, Byron continua donc à confier à la jeune femme l'établissement des copies de ses œuvres, et notamment de *Don Juan*, lui procurant ainsi à la fois une occupation et un revenu ; celle-ci s'en montrait tout à fait ravie :

Plus je lis le poème que je vous envoie, plus je l'admire. Je prie que votre Seigneurie le finisse. Naturellement seule votre propre inclination peut diriger en cela ; mais, d'après ce que vous m'avez dit, j'ai quelque espérance que vous le finirez. Vous n'avez jamais rien écrit de plus beau qu'un des passages lyriques qu'il contient, et le poème entier, je suis tentée de le dire, surpasse « votre glorieux style antérieur » ; ou du moins il égale largement les meilleures parties de vos meilleures œuvres.⁽⁸⁰⁾

À la mi-octobre fut également publié le premier numéro du *Libéral*, sous-titré « Vers et prose du sud », dans lequel figuraient quelques textes de Shelley (entre autres sa traduction d'une scène de *Faust*) et de Mary, ce qui procura encore quelques ressources à cette dernière. Hunt ne fut pas oublié, puisque Byron lui céda (à lui et son frère John, éditeur de la revue), les droits d'un de ses chefs-d'œuvre, *La Vision du Jugement*, qui ouvrait le numéro.



Bien vite, Byron se rendit compte, comme l'avaient prédit Moore et d'autres, que l'association avec Hunt deviendrait difficile et même impossible sans Shelley, qui était le ciment du trio. Mary partageait cet avis, qui écrivait à Byron en novembre : « Le journal est devenu une œuvre de charité, une espèce de souscription pour la famille Hunt ; cela ne peut que nuire au journal. »⁽⁸¹⁾ Elle intercédait cependant à plusieurs reprises en faveur de Hunt lorsqu'éclatèrent les inévitables disputes entre les deux hommes, attisées notamment par la diffusion à Londres de lettres de Byron peu aimables envers Hunt (mais ce dernier le lui rendait bien).

Ces tensions pesèrent certainement dans la décision de Byron de rejoindre les volontaires philhellènes. C'était aussi une façon de rester fidèle aux aspirations communes que Shelley et lui avaient exprimées, et qui avaient présidé à la création du *Libéral*. En 1821, juste avant que n'éclate l'insurrection grecque, le prince Alexandre Mavrocordatos avait rencontré à de nombreuses reprises les Shelley à Pise, et le poète lui avait dédié son poème *Hellas*. De son côté Byron, incité sans doute par Pietro Gamba, avait le désir de venger l'échec de la révolution carbonariste, et voyait en cette expédition en Grèce l'occasion idéale de gagner enfin une bataille contre l'oppression. Peut-être enfin était-il las d'un certain mode de vie. Quoi qu'il en fût, avant le mois de mai il avait pris sa décision.

Tout en préparant son départ, Byron continua à veiller au bien-être de Mary. Le testament de Shelley fut enfin retrouvé et Byron se démena pour assurer à la jeune femme un bon retour en Angleterre. Celle-ci écrivait à Medwin le 10 mai : « Je suis restée auprès de LB et quoi que j'ai encore

rarement eu l'occasion de le voir, vous serez heureux d'apprendre qu'il a rempli son rôle d'exécuteur testamentaire avec grand sérieux, et qu'il m'a surprise par la persévérance & la bienveillance de ses actions en ma faveur. »⁽⁸²⁾

Malheureusement, tout fut compromis par la maladresse de Leigh Hunt, et ce fut sur une dispute que se terminèrent les relations de Byron avec Mary. Vers la fin du mois de juin, voyant que le départ était tout proche, Hunt se mit en tête d'obtenir de Byron l'argent qu'il avait promis à Mary pour son retour en Angleterre, ressortant à l'occasion l'histoire du pari de 1000 £. Byron devina aisément d'où provenaient ces indiscretions et il en voulut à l'intéressée ; de son côté, Mary se braqua et écrivit à Byron qu'elle n'accepterait aucun argent. Le poète tenta alors un arrangement via Hunt, mais la manœuvre échoua, sans doute parce que Hunt montra la lettre que Byron lui écrivit le 28 juin, lettre qui signifiait sans ménagement sa rupture non seulement avec Mary, mais avec les Shelley :

Cher H. — j'ai reçu une note de Mme S. mentionnant un cinquième ou sixième changement de plan — à savoir — qu'elle ne voulait plus partir du tout — du moins grâce à mon aide à cause de ce qu'elle se plaît à appeler une « brouille &c. » — Sur cela j'ai peu à dire. Le moyen le plus pratique à présent pourrait être le suivant — qui peut être réglé entre vous et moi sans qu'elle n'en sache rien. — — Je vais *vous* avancer l'argent [...] lundi prochain — vous pourrez alors dire que vous avez souscrit un prêt en votre nom — peu importe avec qui et où — et que *vous* lui avancez la somme — [...] Cela m'apprendra à mieux connaître mes fréquentations ou à ne pas les voir du tout. Mais je vous en prie — n'appliquez pas ou n'appliquez pas mal à *vous-même* aucune de ces observations ; — Je vous ai connu bien avant que M. S. ne nous connaisse vous et moi — et vous et *deux* autres de mes amis êtes les seuls dont je puisse dire que la fréquentation a été un honneur et un plaisir. J'ai une autre chose à préciser — qu'à compter de cet instant — je suis dans l'obligation de renoncer à mon rôle d'exécuteur à tous égards, ainsi qu'à tout lien futur avec sa famille dans n'importe quelle branche — à présent et pour toujours. — — Il était question d'un héritage de deux mille Livres — qu'il m'avait laissé — bien sûr j'y renonce — et cela d'autant plus que j'ai appris — que son testament a été reconnu valide ; et je précise bien qu'au cas où il m'arriverait quelque chose — mes héritiers auraient instruction de ne pas réclamer cette somme.⁽⁸³⁾

Ces propos durs doivent cependant être nuancés : Byron faisait toujours preuve de pudeur lorsqu'il s'agissait pour lui d'avouer un sentiment, et tout spécialement l'amitié. Nous avons vu plus haut comme il avait défendu la mémoire de Shelley, lui reconnaissant des qualités rares entre toutes ; cela ne l'empêchait pas d'affirmer qu'il n'avait « pas même éprouvé pour Shelley » de réelle amitié (voir la lettre ouvrant cette introduction, p. 3).

La violence des telles affirmations fit néanmoins beaucoup de peine à Mary, comme elle le confia à Teresa, en français : « Pour vous dire la vérité ma position gênante ne me pèse pas autant sur le cœur que les expressions de LB sur moi et plus encore sur Shelley. Tout sentiment ennemi me fait grande peine. »⁽⁸⁴⁾ Certains critiques ont avancé l'idée d'une ou de plusieurs autres lettres encore plus acerbes, mais les preuves manquent. Ce qui est sûr, c'est que la comtesse, bouleversée de voir se terminer ainsi l'amitié entre son amant et son amie, multiplia alors les interventions, sans plus de succès :

Je n'éprouvais aucune répugnance à l'idée de recevoir des obligations et des cortesies d'un ami — et je me figurais ou pour mieux dire je me flattais que LB serait content de me retenir non seulement avec les liens de l'amitié mais aussi de la reconnaissance. Mais maintenant tout est fini — et celui qui me m'estime pas ne peut pas être mon Bienfaiteur.

Ld Byron ayant dit qui lui serait désagréable de me voir vous voyez que je ne puis avoir le plaisir d'aller vous chercher chez vous mais je serais charmée de vous voir chez moi.⁽⁸⁵⁾

Vers le 10 juillet, les choses s'apaisèrent quelque peu, et Mary écrivit ces quelques lignes chaleureuses à son amie :

Je suis trop pauvre pour perdre encore les Amis — et si l'Amitié de LB me manque tout le reste ne vaut pas beaucoup — et ne pourrais pas être acceptée par moi. J'offre de tout mon Cœur l'Amnistie entre nous et si Ld Byron veut bien oublier tout ce qui il a eu de pénible à souffrir de moi et pour moi, s'il reconnaît ce que Shelley mérite ce sera avec un vrai plaisir que je lui souhaiterais de vive voix ce que je fais maintenant par écrit un heureux voyage et tout le

success que je me flatte que ses projets auront en Grece... Vos offres si pleines de cordialite m'ont fait gd plaisir et je suis avec la plus gde sincerite votre Amie Af. ⁽⁸⁶⁾

Néanmoins le 13 (il serait plus logique que ce fût le 12, puisque Mary évoque le départ du lendemain), les effets de la « brouille » étaient encore perceptibles dans ces lignes qui furent la dernière lettre de Mary à Byron :

Cher lord Byron

Je ne souhaitais pas m'épargner la douleur de prendre congé de vous. Nous avons compris aujourd'hui d'après le conte Pietro que vous n'embarqueriez que demain soir ou à midi au plus tôt. Je voulais donc régler cette question pécuniaire avant tout par lettre, ce monde offrant de bien meilleurs sujets à traiter ; & puis descendre vous voir et vous souhaiter adieu, ce que je ferai si vous le voulez, demain matin.

En même temps, comme le message que Mad. Guiccioli a eu la bonté de me transmettre me laisse une désagréable sensation de flou, me ferez-vous la faveur de décider en quelles mains vous avez laissé cette question & quelle est sa nature précise [.]

Bien à vous [*pas de signature*] ⁽⁸⁷⁾

Il n'y eut pas d'adieu. Byron demanda à Mary d'aller tenir compagnie à Teresa, craignant que celle-ci ne supportât pas le choc. Le départ fut retardé pour cause de mauvais temps, mais, selon toute apparence, Byron, Pietro Gamba et Trelawny restèrent à bord jusqu'à ce que le navire levât définitivement l'ancre le 16. Ainsi se terminèrent les relations entre Byron et les Shelley.



MARY WOLLSTONECRAFT SHELLEY.

Épilogue : « Ce cher, ce capricieux, ce fascinant Albè. » (1824-1851)

Teresa quitta Gênes avec son père le 14, Mary et son fils partirent pour l'Angleterre le 25. Ils y vécurent correctement grâce aux subsides que Sir Timothy avait consenti à verser après l'intervention de Byron. Mary poursuivit ses activités littéraires. Elle n'oublia pas Shelley, et fit publier plusieurs éditions de ses œuvres, dont ses *Poèmes posthumes* en 1824, qui contenaient *Julien et Maddalo*. Elle dut cependant faire retirer le volume suite aux récriminations de Sir Timothy.

Elle n'oublia pas non plus Byron. Si la mort du poète ne suscita aucun hommage public de sa part, elle lui inspira en privé quelques lignes émues, souvenir des jours heureux en Suisse :

Byron est devenu un des habitants de la tombe — cette misérable assemblée à laquelle appartiennent les êtres que j'ai le plus aimés. Je l'ai connu dans les beaux jours de la jeunesse, quand ni les soucis ni les peurs ne m'avaient encore visitée — avant que la mort ne m'ait fait sentir ma mortalité, quand la Terre était le théâtre de mes espérances. Puis-je oublier nos visites vespérales à Diodati ? nos excursions sur le lac, quand il nous chantait l'Hymne tyrolienne, et que sa voix s'accordait aux vents et aux vagues. Puis-je oublier ses attentions et ses consolations au plus fort de mon malheur ? Jamais. [...]

Albè — ce cher, ce capricieux, ce fascinant Albè — a quitté ce monde désert ! Dieu fasse que je meure jeune ! ⁽⁸⁸⁾

Plusieurs sources rapportent que Mary aurait demandé et obtenu la permission de voir la dépouille de Byron en juillet 1824, privilège qui ne fut accordé qu'à une seule autre femme, Augusta. Cela tendrait à prouver que la brouille de Gênes était à ce moment-là oubliée. La même année pourtant, elle refusa d'aider Medwin qui s'appropriait à publier ses *Conversations* : « Medwin me demande de corriger son MS. J'ai même refusé de le voir — » ⁽⁸⁹⁾ Jusqu'à sa mort en 1851, elle continua néanmoins à s'intéresser à Byron à travers les quelques survivants du cercle de Pise avec qui elle était resté en contact, parmi lesquels Trelawny, et Teresa Guiccioli qui lui rendit visite lors de son voyage en Angleterre, ou bien en contribuant à des publications. On sait qu'elle fit cadeau à Thomas Moore de quelques pages de souvenirs pour ses *Mémoires*, et plusieurs critiques l'ont soupçonnée d'être l'auteur de ce "Dialogue entre Byron et Shelley à propos du personnage d'Hamlet" paru la même année dans le *New monthly magazine*, et dont nous donnons un extrait ci-après.

Mais la résurgence la plus surprenante et la plus significative de Byron chez Mary concerne ses romans : plusieurs d'entre eux mettent en scène de véritables doubles du poète. Le premier d'entre eux fut *Valperga, ou la vie et les aventures de Castruccio, prince de Lucca*, publié en 1823, mais écrit à l'époque où Mary vivait Pise, c'est-à-dire quand elle avait le modèle sous les yeux. Il ne fait nul doute que le héros Castruccio est une personnification de Byron, ou plutôt un compromis entre Byron et le héros byronien type, tout comme l'héroïne Euthanasia est une personnification de Mary elle-même. Qu'elle eût trouvé dans cette écriture à clés la formule qui lui convenait, ou qu'elle fût prisonnière d'un passé traumatisant, la romancière récidiva trois fois encore, peignant Byron sous les traits de lord Raymond dans *Le Dernier homme* (1826), et sous ceux de Lodore et de Falkner dans les romans éponymes (1835 et 1837). De tous ces romans "byroniens" le plus intéressant est sans conteste *Le Dernier homme*. On y retrouve au complet le quartet de 1816, Shelley en Adrian, Mary en Lionel, Claire en Perdita, et bien sûr Byron en lord Raymond :

Lord Raymond était le dernier survivant d'une famille noble mais ruinée. Dès sa prime enfance, ses origines lui avaient été source d'orgueil, et il avait pleuré les revers de fortune de ses ancêtres. Son premier désir avait été de redorer son blason, et les moyens pour y parvenir n'étaient que considérations secondaires. Arrogant, et pourtant avide de marques de respect ; ambitieux, mais trop fier pour le laisser voir ; aspirant aux honneurs les plus élevés, et néanmoins amateur de plaisir — ainsi s'avavançait-il dans la vie. À la veille d'y faire son entrée, quelque outrage — réel ou imaginaire — le frappa au visage ; quelque rebuffade, quelque déception que rien ne lui aurait permis de prévoir. C'était plus que son orgueil en pouvait supporter. Il se raidit sous l'injustice qu'il ne pouvait venger, et quitta l'Angleterre en se jurant bien ne s'y jamais revenir — tout au moins tant que son heure n'aurait pas sonné. Il entendit faire sentir à sa patrie la puissance de celui qu'elle avait un jour méprisé.

Il alla chercher l'aventure dans les guerres grecques. Son courage, son audace, son intelligence le firent remarquer. Il devint le héros chéri de ce peuple révolté. ⁽⁹⁰⁾

Cette obsession de Mary Shelley pour les figures byroniennes a fait l'objet de quelques études intéressantes, mais n'a jamais été traitée de manière exhaustive, peut-être en raison de certaines résistances, comme le suggérait Doris Langley Moore : « Le fait que les biographes de Shelley et de Mary aient négligé ce roman à clef [en français dans le texte] est peut-être dû à l'impossibilité de l'analyser sans arriver à la conclusion que ses sentiments pour Byron étaient fortement émotionnels et tintés d'érotisme. » ⁽⁹¹⁾ Que Mary ait, depuis le début de leurs relations, développé une certaine fascination pour Byron, plus masculin que Shelley, plus apte à lui inspirer un sentiment de sécurité et de stabilité, c'est aussi ce que soulignait en 1953 Ernest Lovell : « En fait, la persistance de ce schéma suggère plusieurs choses : premièrement, s'il nous est permis de simplifier quelque peu une situation humaine complexe, que Mary fut souvent une femme à la recherche d'un père, ce besoin profond

n'ayant pas plus été satisfait par Shelley qu'il ne l'avait été par Godwin, et deuxièmement, qu'elle choisit Byron parce qu'il était plus imaginativement réel et satisfaisant pour elle que son propre mari — et plus souvent à l'écoute de ses sentiments que son propre père. C'est presque comme si cette figure avait choisi Mary, en dehors de toute volonté de la part de celle-ci. »⁽⁹²⁾

Dans les toutes dernières années de la vie de Mary Shelley s'amorça un mouvement dans ce qu'on pourrait appeler l'opinion critique générale de son pays, mouvement sur lequel il eût été passionnant de connaître son positionnement. Comme toujours dans l'histoire humaine, ce qui avait été adoré fut renié : Byron, qui avait été longtemps le chouchou du public et de la critique, en dépit même de la part de scandale que sa vie et son œuvre avaient générée, fut soudainement écarté au profit de Keats et de Shelley, rendus plus attractifs par leur récente redécouverte. Le livre de Trelawny *Souvenirs des derniers jours de Shelley et Byron*, paru en 1858, est une parfaite illustration de cette mode qui domina la vie littéraire anglaise pendant une vingtaine d'années : l'auteur n'a de cesse d'y glorifier les qualités d'un Shelley idéalisé au dépend d'un Byron terre-à-terre dont il énumère méthodiquement tous les travers. Il n'est pas certain que Mary, qui n'était plus de ce monde quand le livre fut publié, eût réellement apprécié cette opposition systématique, contraire non seulement aux faits, mais à l'esprit qui présida à l'amitié entre son mari et son ami.

Elle eût probablement préféré la vision que proposa quelques années plus tard Matthew Arnold dans un article sur Heinrich Heine, celle d'un duo de poètes sans doute inspirés par une conception de la poésie différente, mais en phase avec leur temps :

Wordsworth, Scott et Keats ont laissé des œuvres admirables ; bien plus fortes et plus parfaites que celles qu'ont laissées Byron et Shelley. Mais leurs œuvres ont ce défaut : — elles ne s'inscrivent pas dans ce qui constitue le courant majeur de la littérature des époques modernes, elles ne répondent pas aux idées modernes sur la vie ; elles constituent par conséquent des *courants mineurs*, et toute œuvre littéraire contemporaine, aussi populaire soit-elle, qui possède le même défaut, ne constitue également qu'un courant mineur. Byron et Shelley resteront longtemps dans les mémoires, longtemps après que l'imperfection de leur œuvre ait été reconnue, à cause de leur effort passionné, titanesque, pour nager dans le courant principal de la littérature moderne ; leurs noms seront plus grands que leurs écrits ; *stat magni nominis umbra*.⁽⁹³⁾

Il ne reste debout que l'ombre d'un grand nom. — De trois grands noms.

Notes

Principales abréviations :

BLJ : *Byron's letters and journals* ; éd. de Leslie A. Marchand ; Murray, Londres, 1973-92.

BCJ : *Byron's correspondence and journals* ; éd. de Peter Cochran ; <http://petercochran.wordpress.com/byron-2/byron/>.

PBSL : *The Letters of Percy Bysshe Shelley* ; éd. de Frederick Jones ; The Clarendon Press, Oxford, 1964.

CORR : *Correspondance de lord Byron avec P.B. Shelley, lady Melbourne, Mr Hobhouse, l'hon. Douglas Kinnaird* ; trad. de F. Laroche ; Plon, Paris, 1924-1828.

- (1) Byron : lettre du 16 nov. ? 1822 à Mary Shelley ; *BLJ*, vol. 10, p. 34.
- (2) Thomas Jefferson Hogg, cité par Charles Robinson : *Shelley and Byron : The snake and eagle wreathed in fight* ; Johns Hopkins UP, Baltimore et Londres, 1976 ; p. 241
- (3) Thomas Moore : *Mémoires de lord Byron* ; tr. de Louise Swanton-Belloc ; Mesnier, Paris, 1830 ; t. 3, p. 61.
- (4) Charles Robinson : "Shelley to Byron in 1814 : a new letter" ; *Keats-Shelley journal*, n°35, 1986 ; p. 105.
- (5) Mary Shelley : journal, 3 août 1814 ; *Mary Shelley's journal* ; éd. de Frederick Jones ; Oklahoma U.P., Norman, 1947 ; t. 1, p. 5.
- (6) Lady Blessington : *Lady Blessington's Conversations of Lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1969 ; p. 53.
- (7) Claire Clairmont : lettre de mars ou avril 1816 à Byron ; *BCJ*, part 6 : London 1815-1816, p. 153.
- (8) Claire Clairmont : lettre du 21 avril 1816 à Byron ; *BCJ*, part 6 : London 1815-1816, p. 165.
- (9) Claire Clairmont : seconde lettre du 21 avril 1816 à Byron ; *BCJ*, part 6 : London 1815-1816, p. 165.
- (10) Claire Clairmont : lettre du 6 mai 1816 à Byron ; *BCJ*, part 7 : Switzerland 1816, p. 9.
- (11) John W. Polidori : *The Diary of Dr. John William Polidori, 1816* ; éd. de William M. Rossetti ; Elkin Mathews, Londres, 1911 ; p. 117 et 121.
- (12) Thomas Moore : *Mémoires de lord Byron*, t. 3, p. 63-66.
- (13) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1966 ; p. 194.
- (14) Percy Shelley : lettre du 17 juil. 1816 à Thomas Love Peacock ; citée par William Brewer : *The Shelley-Byron conversation* ; U. P. of Florida, Gainesville, 1994 ; p. 71. (Une version tronquée figure dans *PBSL*, t. 1, p. 491.)
- (15) [Percy et Mary Shelley] : *History of a six weeks' tour [...]* ; Hookham & Ollier, Londres, 1817 ; p. 99-100.
- (16) Cyrus Redding : *Literary reminiscences and memoirs of Thomas Campbell* ; Skeet, Londres, 1860 ; t. 2, p. 288. Campbell publia en 1823 *Le Dernier homme*, un poème dont il prétendit avoir parlé à Byron avant 1816.
- (17) [Mary Shelley] : journal, 18 août 1816, cité dans *Relics of Shelley* ; éd. de Richard Garnett ; Moxon & Co., Londres, 1862 ; p. 76.
- (18) [John Polidori] : *The Vampyre, a tale* ; Sherwood, Neely & Jones, Londres, 1819 ; p. xv-xvi.
- (19) Byron : lettre du 27 juin 1816 à John Murray ; *BLJ*, vol. 5, p. 82.
- (20) Percy Shelley : lettre du 12 juillet 1816 à Thomas L. Peacock ; *PBSL*, t. 1, p. 483.
- (21) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 13.
- (22) Percy Shelley : lettre du 30 oct. 1816 à John Murray ; *PBSL*, t. 1, p. 511.
- (23) Percy Shelley : lettre du 8 sept. 1816 à Byron ; *PBSL*, t. 1, p. 504. *CORR*, t. 3, p. 25-26.
- (24) Percy Shelley : lettre du 29 sept. 1816 à Byron ; *PBSL*, t. 1, p. 506-507. *CORR*, t. 3, p. 29-30.
- (25) Byron : lettre du 24 nov. 1818 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 83.
- (26) Byron : lettre du 15 mai 1819 à John Murray ; *BLJ*, vol. 6, p. 126.
- (27) Percy Shelley : lettre du 28 avril 1818 à Byron ; *PBSL*, t. 2, p. 13 ; *CORR*, t. 3, p. 124.
- (28) Percy Shelley : lettre du 17 jan. 1817 à Byron ; *PBSL*, t. 1, p. 530. *CORR*, t. 3, p. 50.
- (29) Percy Shelley : lettre du 9 juil. 1817 à Byron ; *PBSL*, t. 1, p. 547 ; *CORR*, t. 3, p. 95.
- (30) Percy Shelley : lettre du 24 sept. 1817 à Byron ; *PBSL*, t. 1, p. 556-557. *CORR*, t. 3, p. 97.
- (31) Byron : lettre du 13 jan. 1818 à Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 6, p. 7.
- (32) Byron : lettre du 5 mai 1818 à John Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p. 39.
- (33) Percy Shelley : lettre du 23-24 août 1818 à Mary Shelley ; *PBSL*, t. 2, p. 36-37.
- (34) Percy Shelley : *Julien et Maddalo* ; trad. de Félix Rabbe ; *Œuvres poétiques complètes de Shelley* ; "Bibliothèque cosmopolite", Stock, Paris, 1908 ; vol. 1, p. 372-374.
- (35) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 119.
- (36) Percy Shelley : lettre du 15 août 1819 à Leigh Hunt ; *PBSL*, t. 2, p. 108.
- (37) Percy Shelley : lettre du 8 oct. 1818 à Thomas L. Peacock ; *PBSL*, t. 2, p. 42.
- (38) Mary Shelley : lettre du 3 oct. 1818 à Byron ; *BCJ*, part 10 : Venice 1818-1819, p. 71 ; *CORR*, t. 3, p. 145.
- (39) Percy Shelley : lettre du 17 ou 18 déc. 1818 à Thomas L. Peacock ; *PBSL*, t. 2, p. 57-58.
- (40) Percy Shelley : lettre du 26 mai 1820 à Byron ; *PBSL*, t. 2, p. 197-198.
- (41) Percy Shelley : lettre du 21 oct. 1821 à Byron ; *PBSL*, t. 2, p. 357.
- (42) Percy Shelley : lettre du 17 avril 1821 à Byron ; *PBSL*, t. 2, p. 283-284 ; *CORR*, t. 4, p. 7-8.
- (43) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 97.
- (44) Byron : lettre du 10 sept. 1820 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 7, p. 174.
- (45) Byron : lettre du 26 avril 1821 à Percy Shelley ; *BLJ*, vol. 8, p. 103-104.
- (46) Percy Shelley : lettre du 4 mai 1821 à Byron ; *PBSL*, t. 2, p. 290 ; *CORR*, t. 4, p. 14.
- (47) Percy Shelley : lettre du 7 août 1821 à Mary Shelley ; *PBSL*, t. 2, p. 316-317.
- (48) Percy Shelley : lettre du 8 août 1821 à Mary Shelley ; *PBSL*, t. 2, p. 322-323.
- (49) Percy Shelley : lettre du 10^e août 1821 à Thomas L. Peacock ; *PBSL*, t. 2, p. 330.
- (50) Percy Shelley : lettre du 15 août 1821 à Mary Shelley ; *PBSL*, t. 2, p. 336.
- (51) Percy Shelley : lettre du 15 et 16 août 1821 à Mary Shelley ; *PBSL*, t. 2, p. 339.
- (52) Percy Shelley : lettre du 11^e jan. 1822 à Thomas L. Peacock ; *PBSL*, t. 2, p. 373.
- (53) Mary Shelley : lettre du 5 mars 1822 à Marianne Hunt ; *The Letters of Marys Shelley*, t. 2, p. 158.

- (54) Mary Shelley : lettre du 30 nov. 1821 à Maria Gisborne ; *The Letters of Marys Shelley*, t. 1, p. 150.
- (55) Thomas Medwin : *The Life of Percy Bysshe Shelley* ; Cautley Newby, Londres, 1847 ; t. 2, p. 227.
- (56) Edward J. Trelawny : commentaire en marge d'une lettre de Mary Shelley du 22 fév. 1825 ; *The Letters of Marys Shelley*, t. 1, p. 316.
- (57) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 132 et 134.
- (58) Percy Shelley : lettre du 11 ? jan. 1822 à Thomas L. Peacock ; *PBSL*, t. 2, p. 373.
- (59) Percy Shelley : lettre du 26 jan. 1822 à John Gisborne ; *PBSL*, t. 2, p. 388.
- (60) Percy Shelley : lettre du 11 avril 1822 à Horace Smith ; *PBSL*, t. 2, p. 412.
- (61) Percy Shelley : lettre du 10 avril 1822 à Leigh Hunt ; *PBSL*, t. 2, p. 405.
- (62) Percy Shelley : lettre du 21 mai 1822 à Horace Smith ; *PBSL*, t. 2, p. 423.
- (63) Percy Shelley : lettre du 17 fév. 1822 à Leigh Hunt ; *PBSL*, t. 2, p. 390.
- (64) Percy Shelley : lettre du 16 juillet 1821 à Byron ; *PBSL*, t. 2, p. 309 ; *CORR*, t. 4, p. 24.
- (65) Percy Shelley : lettre du 30 mai 1822 à Claire Clairmont ; *PBSL*, t. 2, p. 429.
- (66) Percy Shelley : lettre du 18 juin 1822 à John Gisborne ; *PBSL*, t. 2, p. 434.
- (67) Percy Shelley : lettre du 16 mai 1822 à Edward J. Trelawny ; *PBSL*, t. 2, p. 422.
- (68) Mary Shelley : lettre du 2 juin 1822 à Maria Gisborne ; *The Letters of Marys Shelley*, t. 1, p. 171.
- (69) Edward J. Trelawny : *Recollections of the last days of Shelley and Byron* ; Ticknor & Fields, Boston, 1858 ; p. 104-105.
- (70) Edward J. Trelawny : *Recollections of the last days of Shelley and Byron*, p. 122.
- (71) Byron : lettre du 19 juil. 1822 à Douglas Kinnaird ; *BLJ*, vol. 9, p. 185.
- (72) Lady Blessington : *Lady Blessington's Conversations of lord Byron*, p. 53.
- (73) Thomas Moore : *Mémoires de lord Byron*, t. 5, p. 223.
- (74) Edward J. Trelawny : *Recollections of the last days of Shelley and Byron*, p. 138.
- (75) Byron : lettre du 4 mars 1822 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 9, p. 119.
- (76) Byron : lettre du 3 août 1822 à John Murray ; *BLJ*, vol. 9, p. 189-190.
- (77) Edward J. Trelawny : *Recollections of the last days of Shelley and Byron*, p. 154.
- (78) Byron : lettre du 2 jan. 1823 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 10, p. 76-77.
- (79) Sir Timothy Shelley : lettre du 6 fév. 1823 à Byron, citée par Doris Langley Moore : *The Late Lord Byron* ; Murray, Londres, 1961 ; p. 405.
- (80) Mary Shelley : lettre du 2 ? fév. 1823 à Byron ; *CORR*, t. 4, p. 165-166.
- (81) Mary Shelley : lettre du 16 nov. 1822 à Byron ; *CORR*, t. 4, p. 129.
- (82) Mary Shelley : lettre du 10 mai 1823 à Thomas Medwin ; *BCJ*, part 15 : Genoa 1822-1823, p. 75.
- (83) Mary Shelley : lettre du 28 juin 1823 à Leigh Hunt ; *BLJ*, vol. 10, p. 205-206.
- (84) Mary Shelley : seconde lettre du 2-10 ? juil. 1823 à Teresa Guiccioli ; *BCJ*, part 15 : Genoa 1822-1823, p. 94.
- (85) Mary Shelley : première lettre du 2-10 ? juil. 1823 à Teresa Guiccioli ; *BCJ*, part 15, p. 93.
- (86) Mary Shelley : troisième lettre du 2-10 ? juil. 1823 à Teresa Guiccioli ; *BCJ*, part 15, p. 94.
- (87) Mary Shelley : lettre du 13 juil. 1823 à Byron ; *BCJ*, part 15, p. 102.
- (88) Mary Shelley : journal, 15 mai 1824 ; *Mary Shelley's journal*, t. 1, p. 193-194.
- (89) Mary Shelley : lettre du 11 nov. 1824 à John Cam Hobhouse ; citée par Doris Langley Moore : *The Late Lord Byron*, p. 95.
- (90) Mary Shelley : *Le Dernier homme* ; tr. de Paul Couturiau ; Éditions du rocher, Monaco, 1988 ; p. 44.
- (91) Doris Langley Moore : *The Late Lord Byron*, p. 426.
- (92) Ernest Lovell : "Byron and Mary Shelley" ; *The Keats-Shelley journal*, n°2, jan. 1953 ; p. 36.
- (93) Matthew Arnold : "Heinrich Heine", dans *Essays in criticism* ; Macmillan & co., Londres, 1865 ; p. 171.

Byron et Shelley à Pise : trois témoignages

1. Anonyme : *Dialogue entre Byron et Shelley à propos du personnage d'Hamlet* (1830)

C'était vraiment une belle journée. Nous avons passé les heures chaudes sous l'un des vieux châtaigniers dominant le bois du Grand Duc ⁽¹⁾ ; et, apercevant alors la lumière verte et dorée du crépuscule par les trouées de la canopée, nous commençâmes à regagner nos habitations par les fourrées du sous-bois, suivant la piste d'un petit sentier ou d'un passage de moutons qui traversait la forêt en s'élargissant graduellement, pour déboucher finalement sur les larges allées du palais du Grand Duc. Là, dans les vastes espaces, sous ces arbres imposants, nous ne fûmes plus contraints de marcher en file indienne, et Shelley vint se placer à côté de lord Byron, qui nous ouvrait le chemin à travers les arbres : « Vous êtes particulièrement taciturne ce soir, lui dit-il. »

« Je viens de lire *Hamlet*, répondit-il. »

« Pas étonnant alors que vous soyez mélancolique. »

« Non, dit lord Byron, ce n'est pas tant de la mélancolie, mais je me sens perplexe, confus, et inextricablement embrouillé ; un sentiment cauchemardesque d'impuissance et d'efforts vains pèse sur moi, sans que je sache s'il vient de moi ou de Shakespeare. Et je ne ressens pas du tout ce calme et cette grandeur que, comme vous le disiez un jour, l'on ressent toujours en présence du grand génie. »

Shelley. — Je vous comprends ! C'est un sentiment que l'on ne ressent que trop souvent ; quand une énigme se dresse devant nous, inintelligible, « enveloppée dans sa propre informe horreur comme un fantôme » ⁽²⁾.

Byron. — Je ne suis pas surpris que vous citiez votre propre vers. C'est l'un des meilleurs que vous ayez jamais écrits. Je trouve que c'est une grande affectation de ne pas se citer soi-même.

Shelley. — Mais revenez à Hamlet. Je vous en prie, poursuivez vos observations, si cela ne vous est pas désagréable.

Byron. — Il faut du temps pour que des sentiments prennent une forme définie et exprimable — tout comme on dit qu'il faut trois jours à l'eau de pluie pour rejoindre les rivières : un pour traverser le sol, un pour les drains, un pour les fossés. Et il est très dur de la part de quiconque de venir, comme vous le faites maintenant, piétiner les sentiments de quelqu'un, alors que ceux-ci sont encore amollis par votre rosée castalienne ⁽³⁾, jusqu'à écraser de manière irréversible l'impression d'un instant.

Shelley. — Oh, je vous assure que nous n'allons pas prendre chacun de vos mots pour argent comptant. Vous pourrez dire le contraire demain, si cela fait plaisir à Votre Seigneurie ; votre opinion à ce sujet suffira pour ce soir.

Byron. — Eh bien, croyez-le, je n'ai aucune opinion, d'aucune sorte. Si j'avais ne serait-ce qu'une opinion — qu'est-ce qu'un homme peut désirer de plus ? À présent je ressemble plutôt à un néant, un manque, une absence. Qu'est-ce qu'Hamlet ? Que signifie-t-il ? Sommes-nous, nous aussi, comme lui, les pions de quelque incompréhensible jeu, et le monde réel seulement une autre histoire, dans laquelle tous les sentiments profonds et les sympathies les plus chères sont insultés, et l'entendement moqué ? Et pourtant nous continuons à vivre, tout comme nous continuons à lire, car

————— Qui voudrait perdre, quoique remplies de douleur, cette substance intellectuelle, ces pensées qui errent à travers l'éternité ? ⁽⁴⁾

Et qui peut lire cette merveilleuse pièce sans éprouver une profonde émotion ? Et pourtant, qu'est-elle d'autre qu'une colossale énigme ? Nous aimons Hamlet autant que nous nous aimons nous-mêmes. Cependant, examinez son caractère, et cherchez où résident sa bonté ou sa grandeur ? Il trahit l'amour dévoué d'Ophélie ; il la repousse de manière cruelle ; et quand, de la façon la plus touchante, elle lui parle et lui rend ses présents, il se rit d'elle tel un vulgaire citoyen. Devant sa tombe, devant la tombe fraîchement creusée de son premier amour Ophélie, que sa dureté a fauchée dans la fleur de sa beauté, dans la fluide rosée matinale de la jeunesse, quel est le comportement d'Hamlet ? Le néant — pis que le néant : quelques vers déclamés au lieu d'un sentiment sincère, qui achèvent de faire de lui un homme tout à fait dénué de cœur. Et puis son comportement dans la tombe, et ses insultes à Laertes, pour lesquels le verdict le plus clément qu'on puisse donner est la folie. Il semble par sa nature, dans ses moments les plus sobres, égaliser en cruauté les démons. Ses vieux compagnons Riosencrantz et Guildenstern, il les tue sans la moindre componction ; il désire qu'ils soient mis à

mort soudainement, « sans leur laisser le temps de se confesser »⁽⁵⁾. Et c'est ce même diabolique raffinement dans la vengeance qui l'incite, lorsqu'il trouve le roi en train de prier, à attendre quelque autre horrible occasion, « quand il sera saoul et endormi, ou dans ses colères », pour l'assassiner, afin que « son âme soit aussi damnée, aussi noire, que l'Enfer où elle ira »⁽⁶⁾. Il tue Polonius, le père d'Ophélie ; or pour cet acte, se lamente-t-il ou cherche-t-il à expier pour ce qu'il a fait, par quelque regret ou remords ? « Fourrons ses entrailles dans la chambre voisine »⁽⁷⁾ — « Vous le flairerez en montant l'escalier de la galerie ! »⁽⁸⁾

Mais supposez qu'il n'ait pas de cœur, quoiqu'il soit toujours à se lamenter, se plaindre, et à déclamer à propos de la fausseté de cœur de tous les autres ; Richard n'a pas de cœur — Iago — Edmond. Les personnages de bons garçons n'intéressent pas le poète tragédien, bien sûr. Mais il n'est pas, comme l'est Richard, un héros, un homme au fort tempérament. Il est, comme il l'admet lui-même, aussi « différent d'Hercule »⁽⁹⁾ que possible. Il n'exulte pas, comme un grand et énergique esprit le fait, devant la grandeur d'un grand objectif. Il est faible ; si misérablement faible qu'il va jusqu'à se plaindre de sa propre faiblesse. Il dit

Notre époque est détraquée — maudite fatalité, que je sois jamais né pour la remettre en ordre !⁽¹⁰⁾

Et pourtant il est toujours à fanfaronner et à se vanter de ses propres pouvoirs, à dénigrer tout le monde, et il jure qu'il volera vers sa vengeance « avec des ailes rapides comme la méditation ou comme les pensées amoureuses »⁽¹¹⁾. Car la vengeance fut son amour. Et en vérité, il l'a aimée, Shelley, d'après votre propre cœur, tout platoniquement ; car son cœur est trop faible pour l'obtenir loyalement, et il se contente de rire de lui-même, de se moquer d'une lâcheté dont il est conscient, et d'exhaler son mal-être par des mots, au lieu d'agir comme un homme. Il est si indécis qu'il envie les autres rôles, il envie Fortinbras, Laertes, tous ceux qui savent agir. Faible, indécis, sophiste. Et cependant — c'est ce héros défectueux et impotent qui me rend malade ?!

Shelley. — Cependant, nous reconnaissons en lui quelque chose que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer et d'admirer, et une grandeur de ton que nous saluons instinctivement.

Byron. — Et Ophélie : comme sont grossières les scènes montrant sa folie ! Elle nous semble un personnage tout aussi inconsistant et faux que son infidèle amant. La gracieuse et douce Ophélie se change en telle ou telle occasion, comme les formes changent dans un rêve, en une gitane démente, chantant des chansons bien peu délicates. Laertes est une sorte de bravache, et pour le reste des rôles, le roi et la reine, et Polonius : — pourquoi donc nous intéressons-nous, durant cinq longs actes, aux sorts et aux destins d'êtres aussi pitoyables ?

Shelley. — Mais, n'admirez-vous pas le défunt monarque du Danemark « redécouvrant les percées de la lune »⁽¹²⁾ ?

« Hélas ! le pauvre fantôme ! répondit Byron. Je l'avais oublié ; mais ce fantôme est un personnage tout aussi fantasque que les autres. Il semble aller et venir sans aucune raison. Pourquoi incite-t-il tout ce qui bouge à se cacher dans la cave quand il s'écrie « Jurez ! »⁽¹³⁾ en écho à Hamlet ? Pourquoi apparaît-il de manière si inattendu et si inutile dans cette scène avec sa mère ? Mais ne demandez pas pourquoi, ne cherchez pas de raison, ou de consistance, ou d'art, dans les folles rhapsodies de ce génie inculte. »

Shelley. — Êtes-vous donc si orthodoxe en toutes choses que vous estimez que Shakespeare est un homme dénué de talent ou de pensée — un prophète de la poésie, possédé par un Esprit inintelligible pour lui-même ?

Byron. — Mon cher confrère, qui peut lire cette pièce-là, et qualifier Shakespeare d'artiste réfléchi ? Prenons un peu de hauteur, et considérons la pièce dans son ensemble et comme un tout. L'histoire, l'action, après le premier prologue et la préparation de ce fantôme, demeure stagnante ; tout le reste est stationnaire, épisodique, inutile. Qu'a à faire Fortinbras avec l'usurpation du roi ou la vengeance d'Hamlet, ou avec n'importe quel aspect du complot ? et ni Ophélie ni Polonius ne contribuent à l'histoire principale, ni à faire croître notre attention. Ajoutez *quantum suff.* de courtisans, de comédiens, de fossoyeurs, de bouffons, et d'éléments du même genre, ridicules et incongrus, et sans aucun rapport avec la haute trame tragique. Inutiles, en vérité, par rapport à la pièce en elle-même ; mais je suppose que ce pauvre Will trouvait qu'ils avaient suffisamment d'utilité et de raison d'être pour solliciter l'argent et les louanges des dieux des balcons. Et c'est ce feu follet, ce météore de génie, qui nous guide, pauvres mortels qui serions trop heureux d'analyser sa nature et de détecter ses « résolutions aériennes »⁽¹⁴⁾, fatigante et infructueuse quête ; alors que la plus simple solution à ce dilemme serait de comprendre que Shakespeare était un homme d'un grand génie, mais dénué de

talent, et qui préférerait de beaucoup satisfaire son hôtesse de la Sirène⁽¹⁵⁾ grâce au bénéfice d'une bonne nuit, que de satisfaire les ennuyeux et curieux lecteurs des siècles futurs, auxquels il ne pensait même pas.

Ces propos semblèrent rendre Shelley mélancolique, et nous franchîmes en silence l'arche du portail qui menait à la voie publique ; on n'entendait rien d'autre que l'écho de nos pas. Je sentis une sorte de tristesse et de honte glacée, comme si la gloire de l'homme s'était avérée n'être en fin de compte que le « rêve d'une ombre »⁽¹⁶⁾. « Mais, reprit Shelley avec la voix calée et douce d'un homme qui avance un solide argument dont il est sûr, que voulez-vous dire exactement par un grand génie dénué de talent ? voulez-vous dire un homme qui glisse dans ses écrits quelques passages épars d'une grande beauté, mais laisse l'ensemble, en tant qu'ensemble, brut et informe ? »

Byron. — Comprenez-le comme cela, si vous voulez.

Shelley. — Eh bien, dans ce cas, qu'entendez-vous par beau passage ou beau vers ? Un vers n'est-il pas, bien autant que vos grandes pièces héroïques, ou qu'une tragédie, un tout, et ne serait-ce qu'en tant que tout, beau en lui-même ? comme, par exemple : « How sweet the moonlight sleeps upon this bank. [« Comme le clair de lune dort doucement sur ce banc »]⁽¹⁷⁾. À présent, en examinant ce vers, nous nous apercevons que chacun de ses éléments est conçu en relation avec un autre, et qu'il constitue en conséquence un tout. *Sleep*, nous le voyons, est un redoublement de la pure et belle sonorité de *sweet* ; et, de même que le début du premier s'harmonise avec le *s* initial du second, le *l* de *moonlight* nous prépare pour le *l* de *sleep*, et glisse tranquillement vers lui ; et dans la conclusion, on peut voir que le mot *bank* est déterminé par les mots précédents, et que le *b* par lequel il commence n'est que l'intonation plus marquée des deux *p* qui venaient avant. Placer *sleeps* avant ce mouvement descendant eût été efféminé ; le placer avant le mouvement ascendant eût été âpre et discordant.

Byron. — Ciel ! vous imaginez-vous, mon cher Shelley, que Shakespeare avait quoi que ce soit de ce genre en tête quand il forgea ce joli vers ? Si quelqu'un lui avait parlé alors de vos *p* et de vos *s*, il aurait seulement répondu : « Bah ! »

Shelley. — Eh bien, quoi qu'il en soit, les coïncidences, comme je suppose que vous les appelleriez, que je vous ai montrées dans ce vers, n'existent-elles pas ?

Byron. — Elles existent. Mais la beauté de ce vers ne repose pas sur des sons et des syllabes, ou sur de tels dispositifs mécaniques, mais sur la belle métaphore du rayon de lune dormant.

Shelley. — En effet, ceci aussi est très beau. Pour chaque vers, le poète doit agencer plusieurs opérations simultanées, touchant à la fois au sens des mots et à leur arrangement expressif, avant de s'occuper de leur flux et de l'accord de leur musicalité ; et le tout doit encore s'accorder au courant du rythme.

Byron. — Eh bien, je suis heureux de ne pas être un poète ! Ce doit être comme faire les comptes d'un voyage, je pense, tous ces calculs !

Shelley. — Je ne dis pas qu'un poète doit nécessairement être conscient de tout cela, pas plus qu'une dame n'est consciente de chacun de ses gracieux mouvements. Mais je dis que tous dépendent de la raison, au sein de laquelle ils vivent et se meuvent, et ont leur réalité ; et que celui qui les amène sous la lumière de la conscience distincte, en plus de satisfaire un besoin instinctif de sa propre nature, gagnera en assurance et en autorité. Mais qu'est-ce qui fait la beauté de cette métaphore ? Illustrer la tranquillité du clair de lune est le but de ce vers ; et le sommeil est beau parce qu'il confère une forme plus intense et plus vivante à cette même idée ; le rythme s'aligne magnifiquement avec cela, et laisse la cadence de l'emphase reposer sur le son et le sens du doux mot *sleep* ; et l'allitération assimile le reste du vers à une harmonieuse symétrie. Ce vers n'est-il pas, en conséquence, une totale œuvre d'art ?

Byron. — S'il en est une, je ne vois pas ce que cela a à voir avec notre discussion à propos d'Hamlet.

Shelley. — Eh bien, précisément. Vous vous souvenez que vous avez dit que Shakespeare était un génie sans talent ?

Byron. — Oui.

Shelley. — Et que vous vouliez dire par là que c'était quelqu'un qui faisait jaillir deux ou trois bons vers et quelques passages de poésie inspirée dans ses œuvres, mais qui laissait l'ensemble inachevé ?

Byron. — Oui.

Shelley. — Et nous nous étions mis d'accord ensuite que chaque vers, ou partie d'un vers, jugé bon, n'avait pu devenir bon que par talent ?

Byron. — Très bien !

Shelley. — Eh bien, alors, la conclusion est qu'un homme de grand génie, mais de peu de talent, ne serait en réalité que quelqu'un capable de percevoir en petit, parce que ses pouvoirs ne sont pas assez amples pour comprendre en grand.

Byron. — Bien, bien — mais grands dieux ! qu'est-ce que cela implique pour les mots *talent* ou *génie* ? Cela n'explique nullement Hamlet.

Shelley. — Seulement que, si ce que j'ai dit est vrai, et si Shakespeare est l'un des noms les plus glorieux de l'humanité, et Hamlet l'une de ses plus célèbres pièces, il est plus que probable qu'il n'était pas aussi aveugle que vous le voudriez ; et qu'il doit exister un certain point de vue, si nous parvenons à le trouver, une bonne distance et une lumière heureuse, grâce auxquels le tout apparaîtra comme un beau tout. J'avais autrefois entrepris une sorte de commentaire sur cette même pièce et, si vous le permettez, je vous le lirai.

Byron, à la fois à moitié agacé et à moitié amusé par ce qu'il pensait être les folles et ridicules spéculations et conceptions de son ami, accepta — et, après le dîner, Shelley nous lut son exposé sur Hamlet :

[*Suit une très longue analyse du caractère d'Hamlet par Shelley.*]

Comme il terminait, Shelley leva les yeux et trouva lord Byron profondément endormi.

2. Thomas Medwin : *Vie de Percy Bysshe Shelley* (1847)

Je regagnai Pise pour la seconde fois en décembre. Lord Byron était déjà arrivé, et s'était installé dans la Casa Lanfranchi. Shelley avait pris ses quartiers sur l'autre rive du Lung'Arno. Son appartement, néanmoins, avait vue sur l'ouest et il était baigné de soleil quand j'entrai ; et je peux ici ajouter que pendant presque tout l'hiver — tel est le divin climat de Pise — nous dînâmes avec les fenêtres ouvertes. C'est chez lui que je vis pour la première fois la comtesse Guiccioli, alors une femme d'une beauté frappante. Ceux qui l'ont vue à cette époque ont pu penser qu'elle avait posé pour Giorgione pour un célèbre tableau de la galerie de Dresde ⁽¹⁸⁾ — un gentilhomme avec deux dames ; elle avait une ressemblance si frappante avec l'une d'elles, celle qui est à la gauche du groupe, possédant le même type de physionomie, des cheveux et des yeux d'un châtain clair qui semble inné ou héréditaire chez les belles Vénitiennes. Pendant de nombreuses semaines, elle passa ses *soirées* [*en français dans le texte*] chez Shelley ; une des personnes les plus parfaitement aimables, intéressantes, et féminines que j'aie rencontrées. Son attachement à Byron, dont elle prononçait le nom en appuyant fortement sur le *y* (et je ne me rappelle pas de voix plus musicale chez une Italienne), avait été son premier ; elle l'aimait avec une dévotion dont seules les Italiennes sont capables, et qui est restée constante — inchangée et interchangeable. Je l'ai revue bien des années plus tard, aux bains de Lucca et à Florence où, lors d'un bal donné par le prince Borghese, assez singulièrement, je l'avais présentée à M. King, aujourd'hui lord Lovelace, à la requête de celui-ci, n'imaginant pas qu'il allait ensuite épouser l'Ada du Chevalier Harold ⁽¹⁹⁾. Mais revenons à Shelley.

Je trouvai en lui un homme changé ; sa santé s'était sensiblement améliorée, et il s'était débarrassé d'une bonne partie de cette mélancolie et de cette dépression auxquelles il avait été sujet l'année précédente. Il attendait avec ravissement l'arrivée de Leigh Hunt — était entouré de nombreux amis. Les Williams ne lui faisaient jamais défaut et ses visites quotidiennes à Byron constituaient une distraction et une excitation toujours renouvelées. Et ce n'était pas tout — il l'accompagnait dans ses promenades vespérales, avait l'habitude de l'assister dans ses exercices de tir au pistolet, pour lesquels il avait montré une prédilection depuis Oxford. Un ami décrivant les nombreuses contradictions dans son apparence et son caractère à cette époque, écrit : « Sa manière ordinaire de se préparer pour une marche rurale formait un remarquable contraste avec son aspect doux et ses habitudes pacifiques. Il s'équipait d'une paire de pistolets de duel et d'une bonne provision de poudre et de balles, et quand il parvenait à un lieu solitaire, il épinglait un carton ou fixait toute autre cible sur le tronc d'un arbre ou d'un talus, et s'amusait à tirer dessus. Il était très bon tireur, et était ravi de ses succès. [>>] Le même gentilhomme dit de lui-même qu'[<<] ayant involontairement atteint le centre de la cible, Shelley courut au carton, l'examina attentivement pendant un long moment, et mesura plus d'une fois la distance depuis l'endroit où je m'étais tenu. » ⁽²⁰⁾ Combien de fois l'ai-je vu faire la même chose ! J'imagine que c'est Shelley qui, à Genève, en donna à Byron (dont le boitement rendait les loisirs

extérieurs très limités) le goût. Ces exercices d'habileté étaient l'amusement favori de Shelley, et même leurs préparations occupaient agréablement ses pensées, car il fabriquait et emportait sur le terrain une cible prévue pour cela, et l'habitude lui permettait d'en confectonner avec grand soin. J'ai souvent été surpris de voir ce poète occupé à dessiner des cercles et des œils-de-bœuf. Shelley était étonné que Byron tirât si bien, car il avait le bras long, et sa main tremblait. Shelley, lui, restait parfaitement ferme. Il faisait un cavalier bien différent — sa tenue en selle était maladroite et incertaine, ce qui est plutôt singulier, car il avait très tôt pris l'habitude de monter, même s'il est probable qu'il en avait perdu l'habitude depuis l'enfance. La tenue en selle de Byron n'était pas la meilleure qui soit, et son écurie peu fameuse. L'animal qui le portait était surchargé de gras, et ressemblait, si ce n'en était une, à une jument des Flandres. Elle était accablée d'une martingale glissante, d'une selle de hussard, et d'un étui à pistolets ; elle était remarquable par son manque d'entrain et par son trot, son pas favori, qui par sa facilité, faisait d'elle la favorite de son maître.

Shelley et moi rendions généralement visite à Byron à la même heure, entre deux et trois ; en fait, je ne crois pas qu'il se soit passé un jour, pendant de longs mois, sans que nous nous retrouvions au palais Lanfranchi, et ils avaient inventé une sorte de langue macaronique qui était très drôle. Ils appelaient tirer au pistolet *pistoler*, faire mouche *colper*, manquer son coup *mancater*, monter à cheval *cavaller*, marcher *spasser*, etc.

Byron l'homme et Byron le poète étaient aussi différents que l'esprit et la matière. Il possédait deux natures — l'humaine et la divine. J'ai souvent entendu Shelley, presque avec les mots d'une femme écrivain allemande très douée, dire : « Le poète est un être différent du reste du monde. L'imagination lui tombe dessus — il ne sait pas d'où. Les images flottent devant lui — il ne sait pas d'où elles viennent. Des pouvoirs en lutte et en opposition s'engendrent en lui, qu'aucune impulsion externe, nulle passion interne ne peut éveiller. Il énonce des sentiments qu'il n'a jamais médités. Il crée des êtres dont il n'a jamais vu les modèles, mais il ne peut maîtriser le pouvoir qui les a tirés du néant. Il doit attendre que le dieu ou le génie démon les lui insuffle. Il a de plus grands pouvoirs que le commun des hommes, et les capacités les plus distinguées ; mais il est possédé par un pouvoir plus grand encore. Il prescrit des lois, il contourne les coutumes et les opinions, il commence et termine une époque, tel un dieu ; mais il reste un aveugle et obéissant prêtre officiant du temple de Dieu. »⁽²¹⁾ Byron lui aussi était entièrement imprégné de cette conception, car il disait : « La poésie est une faculté distincte de l'âme, et n'a pas plus à voir avec l'individu de tous les jours que les révélations de la Pythonisse quand on lui retire son trépied. »⁽²²⁾ Dans son *Essai sur la Poésie*, Shelley développe son argument de manière plus complète, et dit : « Les poètes sont les hiérophantes d'une inspiration instinctive ; les miroirs des ombres gigantesques que l'avenir jette sur le présent ; les mots qui expriment ce qu'ils ne comprennent pas ; les trompettes qui sonnent la bataille et ne sentent pas ce qu'elles inspirent ; l'influence qui est émue, mais n'émeut pas. Les poètes sont les législateurs non reconnus du monde ! » Et encore : « Ils mesurent la circonférence, et sondent les profondeurs de la nature humaine avec un esprit compréhensif et pénétrant, et ils sont peut-être eux-mêmes les plus sincèrement étonnés de ses manifestations — car c'est moins *leur* esprit que l'esprit de leur temps. »⁽²³⁾

Mais parlons de Byron dans ses qualités humaines. Le Byron d'Angleterre et de Genève et le Byron d'Italie, ou du moins de Pise, étaient des personnes différentes. Ses discussions étaient, à cette époque, une dilution de ses lettres, pleines de *persiflage* et de *calembourg* [*sic, en français dans le texte*]. Shelley avait l'habitude de le comparer à Voltaire, comparaison qu'il aurait considérée comme le plus grand compliment ; car s'il y avait un auteur qu'il admirait plus que tout autre, c'était l'auteur de *Candide*. Comme Voltaire, il considérait la conversation comme une relaxation, non comme un exercice de l'esprit. Tous deux professaient le même tour d'esprit spéculatif et, je dirais, sceptique ; le même pouvoir de faire passer un sujet du grave au joyeux ; la même maîtrise du sublime, du pathétique, du comique. Non, il différait du philosophe de Ferney sur un point — il ne raillait jamais la religion. Sa bosse de la vénération était fortement développée, et s'il fût retourné en Angleterre, il fût mort, je n'en doute pas, comme Rochester mourut, et comme Tommy Moore vit, en odeur de sainteté.

Shelley se plaignait fréquemment qu'il était presque impossible de retenir l'attention de Byron sur un point donné. Il voltigeait de sujet et sujet comme un feu follet, les effleurant de son feu factice, sans jeter une véritable et constante lumière sur aucun d'entre eux. Il y avait quelque chose d'enchanteur dans ses manières, sa voix, son sourire — une fascination en eux. Mais en le quittant je me suis souvent étonné de n'avoir rien gagné à son contact qui soit digne d'être signalé, tandis que chaque mot de Shelley tenait quasiment de l'oracle : son raisonnement était fin et profond, ses opinions quelles qu'elles soient, sincères et non déguisées ; avec Byron, son goût pour la mystification était tel qu'il était impossible de savoir quand il était sérieux. Comme dans les écrits des philosophes

grecs, il y avait toujours un sous-entendu. Il donnait également dans le grossier et l'indélicat, pour lesquels Shelley avait une aversion totale, et dont il gardait souvent une impression de dégoût mal déguisée. À certains moments cependant, des moments rares et éloignés comme des visites d'anges, il pouvait, comme on l'a dit de Raphaël, passer de la plus grosse plaisanterie au plus grand sérieux avec une grâce toute charmante. Le faire coller à un raisonnement était une chose très difficile. M. Hogg, parlant de Shelley, dit : « Jamais il n'y eut d'interlocuteur plus irréprochable. C'était le seul argumentateur que j'aie connu qui tirait chaque argument de la nature de la chose, et qui ne se laissait jamais acculer à tomber dans des griefs personnels. Il était dénué des faiblesses de notre nature : la suffisance, l'irritabilité, la vanité, et l'impatience de contredire. »⁽²⁴⁾

« L'Éternel Enfant » ! Cette belle expression, si vraie si on l'applique à Shelley !, je l'emprunte à M. Gilfillan⁽²⁵⁾, et je suis tenté d'y ajouter le reste de son éloquent parallèle entre Shelley et lord Byron, pour ce qui concerne leur apparence extérieure. Dans le front et la tête de Byron il y avait de la puissance massive et de la largeur ; — Shelley avait une expression douce, arrondie et spirituelle ; il ne semblait pas y avoir de rides sur son front ; c'était comme si une jeunesse perpétuelle y avait déposé sa fraîcheur. Le regard de Byron semblait le foyer de l'orgueil et de la luxure ; — celui de Shelley était tendre, pensif, fixé sur vous, tout en perçant le brouillard de son propre idéalisme. La défiance courbait le nez de Byron, et la sensualité baignait ses larges et imposantes lèvres ; — le bas du visage de Shelley était fragile, féminin, et souple. La tête de Byron était tournée vers le haut, comme si, s'étant fièrement élevé au-dessus de ses contemporains, il prétendait revendiquer une parenté, ou demandait à se mesurer avec un type supérieur d'êtres ; — celle de Shelley était à moitié penchée par révérence et humilité devant les vastes visions que ses yeux seuls voyaient. Dans le portrait de Byron fait à l'âge de dix-neuf ans, vous voyez la marque non naturelle des passions prématurées. Ses cheveux sont gris, son habit est jeune, mais son visage est vieux. En Shelley vous voyez l'éternel enfant, bien qu'il ait lui aussi les cheveux gris, et que « le chagrin semble constituer la moitié de son immortalité »⁽²⁵⁾.

Personne n'avait une plus haute opinion de Shelley — de son cœur et de sa tête, que Byron ; il a donné de larges preuves des deux. J'ai souvent été présent quand le noble poète montrait à son ami ce qu'il avait écrit durant la matinée, et en particulier *Le Ciel et la Terre*, que Shelley nous lut au moment où Mme Shelley était en train de le copier, laquelle était à l'occasion la secrétaire de Byron. Shelley fut fortement frappé par les parties chorales, et répéta deux ou trois fois comme exemple de grande harmonie lyrique :

Anah.

Ma sœur, ma sœur ! Je les vois se frayer de leurs ailes un chemin lumineux dans la nuit fendue !

Aholibamah.

Et les nuages s'écarter sous leurs plumes, comme s'ils portaient la lumière de demain.

Anah.

Mais si notre père voit la scène ?

Aholibamah.

Il ne fera qu'estimer que c'était la lune qui se levait une heure trop tôt, suivant quelque air de sorcier.⁽²⁶⁾

Mais Shelley n'admirait pas que les passages lyriques de ce *Mystère*, et eût-il vécu pour voir *Les Amours des anges*, dont il était le type, il eût estimé que par sa sublimité, sa simplicité, et son pathos, il avait le même rapport à ce poème factice que la figurante de la Pitti a à la Vénus de la Tribune.

Caïn parut aussi, que Shelley avait vu commencé à Ravenne et duquel, en parlant dans une de ses lettres, il dit : « Selon moi il contient la plus belle poésie qu'on ait vue en Angleterre depuis la publication du *Paradis reconquis* ; — Caïn est apocalyptique. »⁽²⁷⁾ Ce fut un sujet de conversation fréquent entre les deux poètes. Byron nous lut l'opinion de Hobhouse selon laquelle « c'était pire que la pire des emphases de Dryden (sage critique !) et que ce n'était pas une œuvre à laquelle il se serait risqué à

mettre son nom au temps de Pope, Churchill et Johnson »⁽²⁸⁾ (une étrange trinité). Je réserve ce que j'ai à dire de ce gentilhomme, ennemi invétéré de Shelley, pour un autre lieu.

Shelley était supposé avoir grandement influencé Byron en ce qui concerne le plan de ce drame ; du moins en fut-il accusé par Hobhouse et Moore ; une accusation à laquelle Shelley répond : « Comme j'aurais été heureux de m'attribuer, même indirectement, une quelconque participation à cette œuvre immortelle ! »⁽²⁹⁾ Bien qu'il n'ait rien eu à voir avec la gestation ou avec le traitement général de ce drame — et en vérité, le ton des paroles de Caïn était emphatiquement byronien — j'ai des raisons de penser que Byron devait à Shelley l'idée platonicienne des Hadès — les mondes préadamites, et leurs formes fantomatiques, peut-être suggérées par l'Icaro Menippus de Lucien⁽³⁰⁾. Lord Byron avait assurément un profond respect pour le jugement de Shelley. J'ai déjà mentionné qu'étant présent lorsqu'il mit le ms du *Difforme transformé* entre les mains de Shelley, celui-ci avait fait remarquer après l'avoir lu attentivement « que c'était de toutes ses œuvres celles qu'il aimait le moins, qu'elle sentait trop fortement le Faust, et qu'en outre, il y avait deux vers pris mot pour mot à Southey. » Byron devint alors mortellement pâle, saisit le ms et le consigna aux flammes, semblant prendre un sauvage plaisir à le voir se consumer. Mais il était destiné à renaître de ses cendres.⁽³¹⁾

3. Edward John Trelawny : *Souvenirs des derniers jours de Shelley et Byron* (1858)

À deux heures le jour suivant, en compagnie de Shelley, je traversai le Ponte Vecchio et longuai le Lung'Arno jusqu'au Palazzo Lanfranchi, la résidence de lord Byron. Nous pénétrâmes dans un vaste hall de marbre, montâmes un escalier gigantesque, traversâmes un salon tout aussi vaste situé au-dessus du hall, et fûmes conduits à un appartement plus petit contenant des livres et un billard. Un bouledogue à l'air hargneux (Moretto) nous annonça en grognant, et aussitôt le Pèlerin⁽³²⁾ sortit d'une des chambres et se dressa devant nous. Sa démarche boiteuse était manifeste, mais il se déplaçait prestement ; et quoique pâle, il semblait aussi frais, vigoureux et animé que n'importe quel homme. Sa fierté, jointe au fait qu'il venait de vivre pendant des années seul, expliquait, je suppose, qu'il soit embarrassé de rencontrer pour la première fois des étrangers ; c'est ce qu'il essaya de dissimuler par une aisance factice. Après avoir échangé quelques questions et réponses banales, il reprit possession de lui-même et, se tournant vers Shelley, dit :

« Puisque vous vous adonnez à la poésie, lisez donc les vers dont j'ai accouché la nuit dernière, ou plutôt ce matin — c'est-à-dire si vous le pouvez. Je suis embêté. Je deviens grossier. Il y a une lettre de Tom Moore ; lisez-la, il s'y moque de vous ironiquement. »

Il saisit alors une queue et me pria de jouer au billard ; il frappait les boules et tournait autour de la table avec vivacité, mais il n'était pas au jeu et ne s'en souciait guère, enchaînant les bavardages de ce genre :

« Le commissaire de la frégate sur laquelle j'allai à Constantinople me qualifia de grossier pour avoir fait allusion à sa perruque. Quant à moi, la veille du jour où j'en porterai une — et j'en aurai bientôt besoin — je la poserai sur le pommeau de ma selle en allant faire du cheval, ou je la collerai sur ma canne.

Sur cette même frégate, près des Dardanelles, nous avons failli faire chavirer un marchand américain avec sa cargaison de bibelots. Notre capitaine, le vieux Bathurst, le héla et, avec la dignité d'un lord, lui demanda d'où il venait, ainsi que le nom de son bateau. Le capitaine Yankee beugla : *Espèce de serpent à carène de cuivre, tu le sauras bien quand je t'aurai dénoncé au Congrès.* »

La surprise que mon regard exprima ne vint pas de ce qu'il avait dit, mais du fait qu'il puisse garder en mémoire de telles broutilles. Bien sûr, entre autres semblables petites anecdotes, il n'oublia pas son grand triomphe : avoir nagé entre Sestos et Abydos. Je m'étais préparé à voir un mystère solennel et, pour autant que je pouvais en juger au premier acte, cela ressemblait beaucoup plus à une farce solennelle. J'oubliai que les grands acteurs, quand ils ne sont pas sur scène, ne sont que de gros cabots, et que même le puissant Prospero⁽³³⁾, sans son livre et son manteau magique, n'est qu'un mortel ordinaire. À ce moment, Shelley se joignit à nous, lui qui ne quittait jamais son livre et son manteau magique ; il agita sa baguette et Byron, après une faible tentative de résistance, resta muet, pétrifié par sa vive perception de la vérité des commentaires de Shelley sur son poème, et le sérieux et la justesse de celui-ci le maintint captif.

Je fus cependant frappé de la vivacité mentale de Byron et de sa merveilleuse mémoire ; il se défendait avec toutes sortes d'exemples, de précédents et de citations pertinentes tirés d'autorités modernes, contestant les propositions de Shelley, non en niant leur fondement en bloc, mais dans leur détail, et les questions subtiles qu'il posait auraient déconcerté n'importe quel raisonneur moins fin que celui qu'il affrontait. Durant cette discussion, je scrutai attentivement le Pèlerin.

Dans son aspect extérieur, Byron incarnait ce type idéal que l'imagination attribue au génie. Il était dans la fleur de l'âge, trente-cinq ans ; de taille moyenne, cinq pieds huit pouces et demi ; des traits réguliers, sans la moindre tache ou ride sur sa pâle peau ; de larges épaules, une poitrine libre, un corps et des membres finement proportionnés. Sa tête petite et soigneusement apprêtée et ses cheveux bouclés avaient un aspect aérien et gracieux par rapport à son cou massif et long : on voyait son génie à ses yeux et à ses lèvres. Bref, la Nature ne pouvait guère lui donner plus qu'elle n'avait fait, tant en ce qui concerne l'enveloppe extérieure que l'esprit dont elle l'avait doué pour animer cette enveloppe. Mais pour son imagination aigrie, tous ces dons rares ne servaient qu'à rendre le seul défaut de sa personne (sa claudication) plus apparent, tout comme est soulignée une paille quand un diamant est poli ; et il ruminait cette tare comme ruminent les esprits sensibles, jusqu'à transformer une verrue en tumeur.

Sa claudication contribua certainement à le rendre sceptique, cynique, et sauvage. Il n'y avait aucune spécificité dans son habit ; il était simplement adapté au climat : une veste de tartan à galons — il disait que c'était le motif des Gordon, dont descendait sa mère. Un bonnet de velours bleu à ruban doré, et une ample culotte de nankin, attachée en bas afin de couvrir ses pieds : sa gorge n'était pas nue, comme le montrent les dessins. À trois heures, l'un de ses serviteurs annonça que ses chevaux attendaient devant la porte, ce qui interrompit sa discussion avec Shelley, et nous le suivîmes tous jusqu'au hall. Devant la porte d'entrée, nous trouvâmes trois ou quatre chevaux d'apparence très ordinaire ; ils portaient des sacoches accrochées à leur selle, ainsi que d'autres harnachements superflus, tels qu'en raffolent les Italiens, et que les Anglais évitent. Shelley et un visiteur irlandais annoncé sur ces entrefaites montèrent deux de ces tristes haridelles. J'avais la chance d'avoir ma propre monture. Byron grimpa dans une calèche [*sic, en français dans le texte*], et ne monta pas son cheval avant que nous eussions passé les portes de la ville, afin, nous dit-il, d'éviter le regard inquisiteur de « ces d—és Anglais », qui s'assemblaient habituellement devant sa demeure, au bord de l'Arno. Après une heure ou deux à se promener lentement et à parler gaiement — car être sur un cheval le mettait généralement dans de bonnes dispositions — nous fîmes halte dans une petite *podere*⁽³⁴⁾ au bord de la route, dans laquelle nous trouvâmes une table avec du vin et des gâteaux. De là, nous nous rendîmes dans une vigne située derrière ; les serviteurs nous apportèrent deux paires de pistolets, une canne fut plantée dans le sol et une pièce de cinq pauls, de la taille d'une demi-couronne, fut placée dans une fente sur le haut de la canne. Byron, Shelley et moi tirèrent à quinze pas, et l'un de nous toucha alternativement la canne ou la pièce, notre habileté étant équivalente ; après cinq ou six tirs chacun, Byron empocha la pièce cabossée et flâna par les champs. Nous remontâmes alors à cheval. Sur le chemin du retour, Shelley pressa Byron de finir quelque chose qu'il avait commencée. Byron sourit et répondit :

« John Murray, mon protecteur et payeur, dit que mes pièces de théâtre ne marcheront pas. Cela m'importe peu, car je lui ai expliqué qu'elles n'avaient pas été écrites pour la scène — mais, ajoute-t-il, ma poésie ne se vendra pas : cela m'importe, car j'ai *la paume qui me démange*. Il me presse de renouer avec mon ancien *style Corsaire, qui plaît aux femmes*. »⁽³⁵⁾

Shelley répondit avec indignation :

« C'est d'une parfaite logique pour un libraire, mais pas pour un auteur : l'intérêt de sa boutique est de suppléer à la demande éphémère du jour. Ce n'est pas à lui mais à vous de mettre un anneau dans le nez du monstre, afin de lui éviter de se blesser. »

Byron, souriant devant l'emportement de Shelley, dit :

« John Murray a raison, s'il n'est pas raisonnable : tout ce que j'ai écrit jusqu'ici l'a été pour la gent féminine ; attendez que j'aie quarante ans, leur influence mourra alors de mort naturelle, et je montrerai aux hommes ce que je sais faire. »

Shelley répliqua :

« Faites-le dès maintenant — n'écrivez rien d'autre que ce que votre sens du vrai vous inspire d'écrire ; vous devriez donner conseil aux sages, et non en prendre aux idiots. Le temps inversera le jugement du vulgaire. La critique contemporaine ne représente que la somme d'ignorance que le génie doit affronter. »

Je fus alors, comme plus tard, heureux et surpris de la passivité et de la docilité avec laquelle Byron écoutait Shelley — mais tous ceux qui l'entendaient ressentait le charme de ses manières simples et sincères ; alors que Byron savait qu'il était exempt de tout égotisme, de toute pédanterie, de toute fatuité et, par-dessus tout, de tout esprit de compétition littéraire, et qu'il était le plus sincère et le plus clairvoyant de ses admirateurs.

Byron, regardant le ciel à l'ouest, s'exclama : « Où est le vert dont votre ami le Lakiste parle de manière si ampoulée », faisant allusion à Coleridge —

Je contemple le couchant, / Et son étrange teinte vert jaune. (*Découragement : une ode.*)⁽³⁶⁾

« Qui a jamais vu un ciel vert ? », demanda Byron.

Shelley restait silencieux, sachant que s'il répondait, Byron donnerait libre court à son humeur sombre. Aussi dis-je : « Le ciel en Angleterre est plus souvent vert que bleu. »

« Noir, vous voulez dire », répliqua Byron ; et cette discussion nous amena jusqu'à sa porte.

Tandis qu'il descendait de cheval, il mentionna deux mots singuliers qui pourraient rimer. Je fis observer de quelle réussite il avait fait preuve dans son art, répétant un distique de Don Juan ; il s'en montra à la fois calmé et heureux et, posant la main sur la crinière de mon cheval, fit remarquer :

« Si ces questions vous intéressent, voyez Swift. Je vous ferai envoyer un volume ; il nous bat tous à plate couture, ses rimes sont fantastiques. »

Sur ce nous nous quittâmes pour ce jour, dont j'ai tout spécialement gardé le souvenir, non seulement parce qu'il marqua notre première rencontre, mais parce qu'il offre le meilleur échantillon que je puisse donner quant à son aspect, ses habitudes quotidiennes, et ses conversations.

(Traductions inédites. Sources : 1. *The New monthly magazine and literary journal* ; 1830, part 2 ; p. 327-336 / 2. *The Life of Percy Bysshe Shelley* ; Thomas Cautley Newby, Londres, 1847 ; t. 2, p. 140-153 / 3. *Recollections of the last days of Shelley and Byron* ; Ticknor & Fields, Boston, 1858 ; p. 30-37.)

Le dialogue à propos d'Hamlet parut anonymement en 1830. Certains critiques ont supposé que l'auteur en était Trelawny ; le style lui ressemble peu, et nous le voyons mal retenir et restituer précisément des arguments aussi pointus. En revanche, Mary Shelley, habituée aux discussions de Shelley, et elle-même écrivain, n'aurait eu aucun mal à le faire ; on sait qu'elle collabora à plusieurs reprises au *New monthly magazine*, et le vœu qu'elle avait fait de ne jamais tirer de profit financier de ses relations avec Byron pourrait expliquer le choix de l'anonymat. Pour un bilan sur l'authenticité et la paternité de ce dialogue, voir l'ouvrage de Charles Robinson *Shelley and Byron : The snake and eagle wreathed in fight*, note 30 p. 270. Une version intégrale de ce dialogue a été donnée par René Rapin en 1973 (*Études de Lettres* ; série 3, tome 6, n°1 ; p. 3-24).

Connu des byroniens pour ses *Conversations* de 1824, Thomas Medwin fut également l'auteur d'une intéressante biographie de son cousin Shelley, restée inédite en français. Son point de vue de témoin privilégié et sa méthode consistant à mêler descriptions et anecdotes, inspirèrent Trelawny pour son propre livre de souvenirs. La grande différence entre les deux hommes tient au parti pris en faveur de Shelley qui pousse Trelawny à systématiquement déprécier Byron ; son témoignage n'en demeure pas moins utile. Une traduction complète de son livre a paru en 1995 chez Corti sous le titre *Les Derniers jours de Shelley et Byron*.

- (1) Ferdinand III, grand duc de Toscane (1769-1824).
- (2) Percy Shelley ; *Les Cenci*, acte III, sc. 1.
- (3) Allusion à la fontaine de Castalie, à Delphes, en Grèce, dont l'eau inspirait les poètes.
- (4) John Milton : *Le Paradis perdu*, livre II ; trad. de Chateaubriand ; "Poésie/Gallimard", Gallimard, Paris, 1995 ; p. 70.
- (5) William Shakespeare : *Hamlet*, acte V, sc. 2 ; *Théâtre complet* ; éd. de J.-B. Fort ; trad. de François-Victor Hugo ; "classiques Garnier", Garnier, Paris, 1961-1964 ; t. 2, p. 823.
- (6) Shakespeare : *Hamlet*, acte III, sc. 3 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 787.
- (7) Shakespeare : *Hamlet*, acte III, sc. 4 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 787.
- (8) Shakespeare : *Hamlet*, acte IV, sc. 3 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 797.
- (9) Shakespeare : *Hamlet*, acte I, sc. 1 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 730.
- (10) Shakespeare : *Hamlet*, acte I, sc. 5 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 745.
- (11) Shakespeare : *Hamlet*, acte I, sc. 5 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 741.
- (12) Shakespeare : *Hamlet*, acte I, sc. 4 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 738.
- (13) Shakespeare : *Hamlet*, acte I, sc. 5 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 744-745.
- (14) Milton : *Le Paradis perdu*, livre I, p. 55.
- (15) La Taverne de la Sirène (the Mermaid tavern), à Londres, lieu de rencontre de Shakespeare et de ses amis.
- (16) Pindare : *Pythiques*, VIII.
- (17) Shakespeare : *Le Marchand de Venise*, acte V, sc. 1 ; *Théâtre complet*, t. 2, p. 153.
- (18) Allusion à un tableau connu sous le titre de "Triple portrait", jadis attribué à Giorgione, aujourd'hui attribué au Titien.
- (19) Ada, la fille légitime de Byron et de lady Byron.
- (20) Anonyme : "Percy Bysshe Shelley at Oxford" ; *New Monthly magazine*, 1832, vol. 1, p. 141.
- (21) Nous n'avons pas identifié cette femme écrivain.
- (22) Byron : lettre du 16 nov. 1821 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 9, p. 64.
- (23) Percy Shelley : *Défense de la poésie*. Nous reprenons, avec quelques ajustements, la traduction de Félix Rabbe : *Œuvres poétiques complètes de Shelley* ; "Bibliothèque cosmopolite", Stock, Paris, 1909 ; vol. 3, p. 405.
- (24) Thomas Jefferson Hogg : "The history of Percy Bysshe Shelley's expulsion from Oxford" ; *New Monthly magazine*, 1833, vol. 1, p. 327.
- (25) George Gilfillan : *Sketches of modern literature and eminent literary men* ; Appleton & Co., New York, 1846 ; t. 1, p. 108.
- (26) Byron : *Le Ciel et la Terre*, première partie, sc. 1.
- (27) Percy Shelley : lettre du 26 jan. 1822 à John Gisborne ; *PBSL*, t. 2, p. 388.
- (28) Allusion à une lettre du 6 nov. 1821 à Byron qui n'a pas survécu. Byron y fait référence dans sa lettre du 6 fév. 1822 à D. Kinnaid (*BLJ*, vol. 9, p. 101) ; il se dit « blessé » par les critiques de Hobhouse, mais assure qu'il serait « hors de question » qu'une querelle mette fin à leur amitié.
- (29) Percy Shelley : lettre du 11 avril 1822 à Horace Smith ; *PBSL*, t. 2, p. 412.
- (30) "Icaroménippe, ou le voyage au-dessus des nuages" ; *Œuvres de Lucien de Samosate* ; trad. d'Eugène Talbot ; Hachette, Paris, 1857 ; t. 2, p. 134-151.
- (31) Le manuscrit du *Difforme transformé* ne fut pas détruit. Trelawny donne d'ailleurs une version différente de cette anecdote : « C'est une absurdité — j'étais dans la pièce — Byron ne donna à lire à Shelley que la moitié d'une feuille du ms du Difforme transformé — laquelle avait été écrite pendant la nuit — & c'est cette moitié qui fut détruite — les autres morceaux qu'il avait pu lire, Shelley les admirait — & il trouvait l'incantation lyrique qui commence par « de la terre rouge comme Adam » &c &c incomparable. » (lettre inédite 15 jan. 1833 à John Murray ; citée par E. Lovell : *Medwin's Conversations of lord Byron*, p. 155).
- (32) Trelawny reprend ici le surnom de « Pèlerin de l'Éternité » que Shelley avait donné à Byron dans *Adonaïs* (st. XXX).
- (33) Prospero : Personnage de *La Tempête*, de Shakespeare.
- (34) Podere : petite ferme.
- (35) La lettre de Murray à Byron n'a apparemment pas survécu. Byron y fait allusion dans une lettre du 15 mars 1822 : « Quant à "un poème à l'ancienne pour intéresser les femmes" — comme vous l'appellez ; je n'écrirai plus rien de ce genre. » (*BLJ*, vol. 9, p. 125).
- (36) Samuel Coleridge : "Découragement : ode". Nous reprenons la traduction de Germain d'Hangest : *Vingt-cinq poèmes* ; "Collection bilingue", Aubier, Paris, 1945 ; p. 333-335.

Byron dans les poèmes de Shelley



Fragment à Byron

Ô puissant esprit, dont le profond courant secoue cet âge comme un roseau dans l'ouragan dédaigneux, pourquoi ne réprimes-tu pas ta propre rage sacrée ?

Sonnet à Byron

[J'ai peur que ces vers ne vous plaisent pas, mais] Si je vous estimais moins, l'Envie tuerait le Plaisir et laisserait à l'Étonnement et au Désespoir le ministère des pensées qui remplissent l'esprit, qui, comme un ver dont la vie peut participer à une portion de l'inapprochable, voit vos créations s'élever aussi rapides et aussi belles que les mondes parfaits à la volonté du Créateur. Mais mon estime est telle, que ni votre pouvoir de planer au dessus des hauteurs que les autres [gravissent], ni la renommée, cette ombre de l'heure à naître jetée de l'envieux avenir sur le présent, n'inspirent aucun regret pour le nom sans gloire de celui qui ose écrire ces lignes. Le ver sous la motte de gazon peut se lever pour rendre hommage au Dieu.

(Traduction de Félix Rabbe ; *Œuvres poétiques complètes de Shelley* ; "Bibliothèque cosmopolite", Stock, Paris, 1908 ; vol. 3, p. 342 et 272.)

Presque quatre années séparent ces deux hommages. Le fragment fut écrit en 1818, au moment où l'adoration de Shelley pour Byron était au plus fort — trop forte peut-être pour lui permettre de terminer son poème ; il fut publié pour la première fois en 1862. Le sonnet fut composé pendant l'hiver 1822, à l'époque du cercle de Pise, c'est-à-dire du dernier temps fort dans l'histoire de l'amitié entre les deux poètes. D'après une copie de la main de Mary, il aurait même été écrit le 22 janvier 1822, jour anniversaire de la naissance de Byron. Peut-être Shelley eut-il l'intention de l'offrir à son ami ? Rien n'indique cependant que ce dernier en ait eu connaissance. Il fut publié partiellement par Medwin en 1832, puis dans sa totalité en 1870.

Document

W. D. B.

La crémation de Shelley, sur la côte de Toscane

Selon les directives de lord Byron

Sur un rivage solitaire et étranger, près d'une vaste mer sans bornes, où les tempêtes venues du large viennent balayer une plaine immense, un corps était déposé sur un bûcher, dont les flammes montaient haut, et des témoins passaient près de ce feu de camp lugubre, le regard confus et terrifié.

Un autre aussi, au grand cœur, se tenait près du bûcher, et il jouait silencieusement son morne rôle dans les rituels qui se déroulaient alentours ; et la lumière rouge jetait un éclat blême sur son front sombre mais calme, mais une âme de géant y sommeillait, comme une braise se consumant lentement.

Et la mer observait, et les montagnes regardaient cette scène triste et solennelle, et les vagues sombres roulaient dans un respect silencieux pour cet ultime et affreux rituel ; mais le sourire du Ciel se montrait sereinement dans l'azur pur et transparent, comme si l'âme de ce cadavre le contemplant d'un doux et tranquille regard !

Et les flammes déployaient leurs courbes légères au-dessus de sa tête, et autour de chaque membre raide, mais calme demeurait le visage du beau mort, bien que ses yeux fussent fermés et ternes : il virent alors avec amertume la croissante lueur des furieuses flammes rouges qui le cernaient, comme le marin qui a fait naufrage voit enfler la marée montante autour de lui.

Ils contemplaient le présent, ils pensaient au passé, et à ce qu'avait été le mort, jusqu'à ce morne décor qui serait son dernier, à l'instant de passer dans le monde invisible ! Puis ils tournèrent leur regard vers ces cadeaux mortuaires que lui offraient sa gloire neuve — un bûcher funéraire, une couronne fanée, un vers, et une tombe sculptée !

Les rituels sont terminés — le cortège s'en est allé, la brise du large caresse la plaine, et l'océan immobile vient murmurer son chant rauque et solennel ; mais c'est bien sur cette côte si froide et nue, que les cendres d'un poète furent répandues — foulez d'un pied léger, foulez silencieusement ce lieu !

(Traduction inédite. Titre original : "The cremation of Shelley, on the coast of Tuscany, under the directions of Lord Byron" ; *Bentley's miscellany – American edition* ; 1839 ; vol. 3, p. 415.)

Ce furent principalement les *Mémoires de lord Byron* de Moore qui propagèrent la légende de la crémation de Shelley ; il s'ensuivit de nombreux commentaires polémiques sur le caractère impie de la cérémonie, mais également des hommages, notamment aux États-Unis. Au cours de la même année 1833 parurent ainsi "Les funérailles de Shelley" ("The funeral of Shelley"), par « le barde d'Avon » (*Atkinson's Casket*, n°6, p. 241), et "Shelley brûlé" ("The burning of Shelley"), par Grenville Mellen (*The Martyr's triumph ; Buried valley ; and other poems*, p. 260-266). Le poème de ce mystérieux W.D.B. parut lui aussi dans une revue américaine. Concis et précis, il présente l'intérêt de donner à Byron un rôle important et digne, assez proche de la vérité historique. La dernière strophe laisse d'ailleurs entendre que l'auteur serait allé jusqu'à faire le pèlerinage sur les plages de Viareggio.

Indications bibliographiques

- Edmond de Guerle : "Byron, Shelley et la poésie anglaise" ; *Revue des deux mondes*, t. 19, jan. 1859.
- M. Zdziechowski : "La poésie de Shelley considérée dans ses rapports avec celle de Byron" ; Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, 1891.
- Henri Montecorboli : "La mort de Shelley : l'histoire et la légende" ; *La Nouvelle revue*, t. 76, mai-juin 1892.
- Georg Brandes : *Shelley und Lord Byron* ; Barsdorf, Leipzig, 1894.
- Barnette Miller : *Leigh Hunt's relations with Byron, Shelley, and Keats* ; Columbia U.P., New York, 1910.
- Helen Rossetti Angeli : *Shelley and his friends in Italy* ; Methuen, Londres, 1911.
- Leslie Pickering : *Lord Byron, Leigh Hunt and The Liberal* ; Drane's, Londres, 1925.
- Claire-Éliane Engel : *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie, mai-octobre 1816* ; Dardel, Chambéry, 1930.
- Isabel Clarke : *Byron et Shelley, une amitié tragique* ; trad. G. d'Estensan ; Hachette, Paris, 1935.
- Ernest Lovell : "Byron and the Byronic hero in the novels of Mary Shelley" ; *Studies in English*, vol. 30, 1951.
- D.G. James : "Byron and Shelley" ; Byron foundation lectures, Nottingham, 1951.
- Clarence Cline : *Byron, Shelley, and their Pisan circle* ; Harvard U.P., Cambridge, 1952.
- Ernest Lovell : "Byron and Mary Shelley" ; *Keats-Shelley journal* n°2, 1953.
- William Marshall : *Byron, Shelley, Hunt, and The Liberal* ; Pennsylvania UP, Philadelphie, 1960.
- Vera Cacciatore : *Shelley et Byron à Pise* ; Edizioni Radiotelevisione Italiana, Turin, 1961.
- Donald Reiman (ed.) : *Shelley and his circle, 1733-1822* ; Harvard U.P., Cambridge, 1961-2002 (10 vol.).
- Ernest Lovell : *Captain Medwin, friend of Byron and Shelley* ; Macdonald, Londres, 1962.
- John Buxton : *Byron and Shelley : the history of a friendship* ; Macmillan, Londres, 1968.
- Margaret Brown : "Byron and Shelley. The sea : a shared enthusiasm" ; *The Byron journal* n°1, 1973.
- Charles Robinson : *Shelley and Byron : The snake and eagle wreathed in fight* ; Johns Hopkins UP, Baltimore et Londres, 1976.
- Erwin Stürzl : "Byron and Shelley : a study in literary inter-relations" ; *The Byron journal* n°7, 1979.
- Kelvin Everest : "Shelley's doubles : an approach to *Julian and Maddalo*" ; dans *Shelley revalued : essays from the Gregynog conference* ; Barnes & Nobles, Totowa, 1983.
- John Lehmann : *Three literary friendships : Byron and Shelley, Rimbaud and Verlaine, Robert Frost and Edward Thomas* ; Quartet, Londres, 1983.
- Robert Brinkley : "Documenting revision : Shelley's lake Geneva diary and the dialogue with Byron in *History of a six weeks' tour*" ; *Keats-Shelley journal* n°39, 1990.
- Robert Gittings & Jo Manton : *Claire Clairmont and the Shelleys, 1788-1879* ; Oxford U.P., Oxford, 1992.
- Jane Blumberg : *Byron and the Shelleys : the story of a friendship* ; Collins & Brown, Londres, 1992.
- William Christie : "'Despondency and madness" : Shelley in conversation with Byron in *Julian and Maddalo*" ; *The Byron journal* n°21, 1993.
- William D. Brewer : *The Shelley-Byron conversation* ; U. P. of Florida, Gainesville, 1994.
- Charles Robinson : "Byron and Mary Shelley and *Frankenstein*" ; The Byron Centre inaugural lecture, 2000.
- Adam Mekler : "Broken mirrors and multiplied reflections in Lord Byron and Mary Shelley" ; *Studies in Romanticism*, vol. 46 n°4, 2007.
- Maria Schoina : *Romantic Anglo-Italians : configurations of identity in Byron, the Shelleys, and the Pisan circle* ; Ashgate, Farnham, 2009.
- Paul Stock : *The Shelley-Byron circle and the idea of Europe* ; Palgrave Macmillan, Houndmills, 2010.